

## LES TROIS CHIENS

### Brise-Tout, Passe-Partout et Plus-Vite-que-le-Vent

(CONTE BRETON) <sup>1</sup>

---

Selaouit hol, mar oc'h eus c'hoant,  
Hac a clevfot caus hir ha coant,  
Ha na eus en-hi netra gaou,  
Mès, marteze, eur gir pe daou.

Écoutez-tous, si vous voulez,  
Et vous entendrez conte long et joli,  
Et dans lequel il n'y a pas de mensonge,  
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

### I

Il y avait une fois deux jeunes gens, frère et sœur, qui s'appelaient Jean et Jeanne Kerbigorn. Leur père et leur mère étaient morts, leur laissant, pour toute fortune, une chèvre et une pauvre hutte, construite avec des branches d'arbres et des mottes de terre, à l'angle de deux rochers. Jean passait tout son temps à la chasse, accompagné de sa chèvre, pour se procurer de quoi manger, et Jeanne restait à la maison, occupée à filer à la quenouille et à préparer les repas.

1. Nos conteurs populaires appartiennent à deux types ou deux écoles. Les uns, sobres de digressions, d'enjolivements et de détails inutiles, vont droit au but. Ce sont les meilleurs, au point de vue scientifique. Les autres aiment à se donner carrière, *rei tro*, comme ils disent, amplifient, interpolent, sont parfois plaisants ou satiriques et ne reculent devant aucune longueur. Mon conteur, François Thépaut, est de cette dernière école, comme on le voit par son récit, encore ai-je refusé de le suivre jusqu'au bout, dans certaines digressions fastidieuses et inutiles, que j'ai pourtant reproduites en breton.

Un jour que Jean était à la chasse, selon son habitude, accompagné de sa chèvre, qui ne le quittait jamais, il rencontra un seigneur inconnu, suivi de trois chiens, qui, voyant sa chèvre, lui dit :

— Comment, tu chasses avec une chèvre, toi?

— Oui. Monseigneur, puisque je n'ai pas de chien.

Le seigneur examina bien la chèvre, puis il dit :

— Eh bien! si tu veux me céder ta chèvre, je te donnerai mes trois chiens.

— Oui, mais cette chèvre ne m'appartient pas à moi seul.

— A qui donc encore?

— Elle est aussi à ma sœur.

— Baste! ne t'inquiètes pas de cela, donne-moi ta chèvre et prends mes trois chiens, avec lesquels tu feras toujours bonne chasse.

— Oui mais, comment fournir à manger à trois grands chiens comme ceux-là?

— Mes chiens se procurent à manger eux-mêmes, et tu n'as pas à te préoccuper de leur nourriture. De plus, avec eux, tu iras où tu voudras, sans avoir rien à craindre, ni des hommes ni des animaux; ils te tireront toujours de danger et des plus mauvaises passes, même de l'enfer, si tu y allais jamais, et, quand tu chasseras avec eux, ils te prendront tout le gibier qu'ils verront.

Jean, séduit par de si belles promesses, finit par céder sa chèvre en échange des trois chiens. Le seigneur lui donna par-dessus le marché son beau fouet, avec un joli sifflet d'ivoire au bout du manche, et il s'en allait par le bois, suivi des trois chiens, sifflant, claquant le fouet, lorsqu'un des chiens s'étant un peu écarté, il voulut l'appeler et s'aperçut qu'il ne savait pas son nom. — Tiens! se dit-il, j'ai oublié de demander les noms de mes chiens! Il faut que je coure après ce seigneur, pour les savoir. Et il se mit à courir, en criant : — Monseigneur! monseigneur!...

Le seigneur, qui n'était pas encore bien loin, l'entendit et s'arrêta :

— Que me veux-tu ? demanda-t-il, en voyant venir Jean, tout essoufflé ?

— J'ai oublié de vous demander les noms des chiens.

— C'est juste, je vais te les dire. Et mettant la main successivement sur la tête des chiens : — Celui-ci s'appelle Brise-Tout, celui-ci, Passe-Partout, et celui-ci, Plus-Vite-que-le-Vent. Tu as là trois compagnons avec lesquels tu peux marcher partout, sans crainte. Quand tu te trouveras en danger, en quelque lieu que tu sois, tu n'auras qu'à souffler dans ton sifflet, et tu les verras arriver aussitôt pour te délivrer, et quand ils seraient à cinq cents lieues de toi.

Et ils se quittèrent alors, et continuèrent leur route, en sens opposé.

Jean se mit à chasser avec ses chiens, et il prenait tant de gibier, et il en éprouvait tant de plaisir, qu'il oublia l'heure, et la nuit le surprit dans la forêt.

En marchant au hasard, il se trouva devant un château entouré d'une triple enceinte de hautes murailles. Il poussa jusqu'au pied de la première enceinte, et comme il ne voyait pas de porte, il se demandait : — Comment entrer là-dedans ? Car je voudrais y passer la nuit. Plus-Vite-que-le-Vent, comprenant son embarras, sauta d'un bond par-dessus la muraille et, d'un autre bond, il revint tomber sur ses pieds auprès de Jean, étonné de tant de force dans les jarrets. Puis, Brise-Tout prend la queue de Plus-Vite-que-le-Vent dans sa bouche, Passe-Partout en fait de même pour Brise-Tout, tous les trois regardent Jean et lui font signe de prendre aussi la queue de Passe-Partout, ce qu'il fait, après quoi, Plus-Vite-que-le-Vent saute encore par-dessus les trois murailles, entraînant les autres après lui, et ils se trouvent ainsi dans la cour du château. Mais, la porte du château était fermée, et ils ne pouvaient entrer, ce que voyant Passe-Partout, d'un coup de patte il

enfonce la porte, et ils entrent alors, tous les quatre. Ils ne voient âme qui vive, mais, dans une salle à manger, à côté de la cuisine, Jean trouve une table bien servie et, comme il a appétit, il s'attable et mange et boit à discrétion et, pendant ce temps-là, les chiens se couchent sous la table. Quand il eut mangé et bu, sans que rien vînt le troubler, il se mit en quête d'un lit pour dormir. Dans une salle voisine, il trouva plusieurs lits bien accoutrés, et se mit dans l'un deux. Et les chiens se couchèrent encore autour du lit, pour veiller sur lui. Il dormit, tranquille, et quand il se leva, le lendemain, le soleil était déjà haut sur l'horizon. Il trouva la table encore servie, dans la salle à manger, déjeuna et alla ensuite visiter les salles et les chambres du château, suivi de ses trois chiens. Il vit partout de beaux meubles et des richesses de toute sorte, mais pas un homme, ni une femme, ni même un animal, ce qui l'étonna beaucoup. — Et pourtant le château est habité, se disait-il, puisqu'on y prépare à manger!

Il alla ensuite se promener dans les jardins. Personne encore! et tout y était pourtant bien soigné et en ordre, rien n'indiquait un château abandonné. A midi, il entendit sonner une cloche : — C'est, sans doute, se dit-il, pour le dîner des gens du château. Je vais voir. Et il se rendit à la salle à manger. La table était servie, mais toujours pas de convives. Il dîna donc encore, seul. Il resta ainsi quinze jours, mangeant, buvant, dormant, se promenant par les salles, les chambres et les jardins, sans jamais voir personne. Il finit par s'ennuyer de cette solitude, si bien qu'un jour, en se promenant dans les jardins, il se parlait de la sorte, assez haut : — Je ne manque de rien, ici, et pourtant je commence à m'ennuyer d'être toujours seul. Et puis, que devient ma sœur? J'ai eu tort de l'abandonner ainsi; si je l'avais ici avec moi, nous serions heureux ensemble. Il faut que j'aille la chercher... Oui, mais, pendant mon absence, les maîtres du château reviendraient avec leurs gens, et nous le trouverions occupé, à notre retour. Comment faire?... et il était fort embarrassé.

Plus-Vite-que-le-Vent, qui était derrière lui, sur ses talons, l'avait entendu, et il partit sur-le-champ, se rendit à la pauvre habitation de Jeanne, qu'il trouva tout en larmes, désolée de la longue absence de son frère. Il l'assit sur son dos, partit avec elle et l'eut bientôt rendue auprès de Jean. Le frère et la sœur pleurèrent de joie de se retrouver ensemble, et Jean fit à Jeanne les honneurs du château, la promenant de salle en salle, de chambre en chambre et lui disant : — Tout ici, ma sœur chérie, est à nous deux.

— Comment, ce château et les trésors et toutes les belles choses qu'il renferme seraient à nous, mon frère ?

— Tout, tout, ma sœur chérie.

— Et comment cela est-il donc arrivé, mon frère chéri ?

— Eh bien ! tu sais ma chèvre, qui me suivait partout ?

— Oui, qu'est-elle devenue ?

— Je l'ai échangée avec un seigneur inconnu, que j'ai rencontré dans le bois, près de chez nous, contre son château et les trois chiens que voilà.

Et il lui montra les chiens, qui les suivaient partout.

— Vraiment, tout cela pour notre chèvre ? Quelle bonne affaire ! Et pourtant, je regrette la chèvre, qui était si gentille et que j'aimais bien.

— Veux-tu, à présent, que nous allions manger, ma sœur ; tu as peut-être faim ?

— Oui, je n'ai encore rien pris aujourd'hui, et je mangerai volontiers.

— Viens ; rien ne te manquera ici ; tu vas voir.

Et il la conduisit à la salle à manger ; mais, à son grand étonnement, la table n'était pas servie, comme d'ordinaire. Les provisions de bouche ne manquaient pourtant pas, dans la cuisine, et ils préparèrent eux-mêmes leur repas. La nuit venue, ils se retirèrent dans deux chambres contiguës, et Plus-Vite-que-le-Vent se coucha contre la porte de celle de Jean, Passe-Partout, contre celle de Jeanne, pendant que Brise-Tout veillait, dans le vestibule.

Rien ne vint troubler leur sommeil, et le lendemain matin, quand ils descendirent pour déjeuner, ils furent encore obligés de se préparer à manger eux-mêmes.

Ils passèrent ainsi huit jours, sans que personne vînt les inquiéter. Mais, au bout de ce temps, les provisions de bouche étant épuisées, Jean, pour s'en procurer, alla chasser dans le bois qui entourait le château. Il emmena avec lui Plus-Vite-que-le-Vent, seul, et laissa à la maison Brise-Tout et Passe-Partout, pour protéger sa sœur, à l'occasion.

Quand il fut parti, en promettant d'être de retour vers le coucher du soleil, Jeanne, curieuse comme toutes les jeunes filles, voulut visiter, seule, les salles, les chambres et les cabinets du château. Elle allait partout, ouvrait tous les meubles, s'extasiant à la vue des trésors et des belles choses de toute sorte, si bien qu'elle s'oublia, et, s'apercevant tout à coup que le soleil allait se coucher :

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, voilà que le soleil se couche, et mon frère va arriver, et je n'ai rien préparé à manger !

Et elle descendit, en toute hâte, et courut à la cuisine. Mais, hélas ! le feu s'était éteint, au foyer ; pas la moindre étincelle, sous la cendre. Comment faire ?

Il n'y avait pas d'allumettes chimiques, dans ce temps-là.

Elle prend un vieux sabot, qu'elle voit dans un coin, et sort avec, dans l'intention d'aller demander un peu de braise, dans une pauvre cabane qu'elle avait aperçue, dans le bois qui entourait le château, quand elle y allait se promener avec son frère.

En entrant dans la cour, elle remarqua une vieille femme, courbée sur un bâton, qui en sortait. C'était le premier être vivant qu'elle eût encore vu, dans le château. Elle courut après la vieille, en criant :

— Hé ! marraine, attendez un peu, je vous prie.

La vieille se retourna lentement et dit :

— Que me voulez-vous, ma belle enfant !

— C'est que le feu s'est éteint, à mon foyer, et mon frère,

qui est à la chasse, dans les bois, va arriver, et je n'ai pu lui préparer à manger, et il ne sera pas content. Si vous vouliez bien me donner un peu de braise, dans ce sabot, je vous en serai bien obligée?

— Oui, mon enfant, je vous donnerai du feu, bien volontiers; venez avec moi jusqu'à ma cabane.

Jeanne suivit la vieille jusqu'à sa cabane; mais, celle-ci, avant de lui donner du feu, lui dit :

— Je veux bien te donner du feu, mon enfant, et te tirer ainsi d'embarras, mais, à une condition.

— Dites-moi laquelle, marraine.

— Voici, mon enfant, un petit paquet de poudre blanche que tu mettras dans la soupe de ton frère, sans qu'il en sache rien.

— Mais, grand'mère, mon frère n'en éprouvera aucun mal?

— Aucun, mon enfant, sois tranquille à ce sujet; fais ce que je te demande, et je t'en récompenserai bien. Je te donnerai le château avec tous les trésors qu'il renferme.

— Le château est donc à vous, grand'mère?

— Oui, mon enfant, le château est à moi, et je ne l'ai quitté que pour n'être pas dévorée par les chiens de ton frère.

— Si mon frère n'en doit pas souffrir, je ferai volontiers ce que vous me demandez, grand'mère.

— Non, te dis-je, sois tranquille à ce sujet, et songe combien facilement tu peux acquérir un si beau château!

Jeanne prit le paquet de poudre blanche que lui présentait la vieille, et lui promit de faire ce qu'elle demandait. Puis, elle remplit le vieux sabot de braise prise au foyer de la cabane, et revint en toute hâte au château, pour préparer le repas de son frère. A peine avait-elle trempé la soupe et versé la poudre blanche dans l'écuelle de Jean, que celui-ci entra, et, comme il avait grand appétit, comme en ont ordinairement les chasseurs, il prit aussitôt son écuelle et portait déjà la première cuillerée à sa bouche, quand Plus-Vite-que-le-Vent, d'un coup de patte,

fit tomber la cuillère et l'écuelle, qui se brisa, et la soupe se répandit par terre. Et les trois chiens grognaient et montraient les dents à Jeanne.

— Que signifie ceci, demanda-t-il à sa sœur ; pourquoi Plus-Vite-que-le-Vent a-t-il répandu à terre ma soupe, au moment où j'allais la manger, et pourquoi mes trois chiens te montrent-ils ainsi les dents ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle, un peu troublée, c'est peut-être qu'ils ne trouvent pas que je leur donne assez à manger !

Jean sembla se contenter de cette raison, et alla se coucher, d'assez mauvaise humeur, pour avoir fait un mauvais souper.

Le lendemain matin, comme il sortait pour aller à la chasse, il aperçut aussi, dans la cour, la vieille qui rôdait autour du château. Dès qu'elle le vit, elle se hâta de regagner sa cabane.

— Qu'est-ce que cette vieille ? se dit Jean, étonné : c'est le premier être vivant que je vois, depuis que je suis ici. Pourquoi a-t-elle fui, quand elle m'a aperçu ? Il faut que je sache à quoi m'en tenir là-dessus.

Et il alla tout droit à la cabane de la vieille. Quand il y entra, il l'aperçut accroupie auprès du feu, sur la pierre du foyer. La vue des trois chiens, qui, cette fois, accompagnaient leur maître, lui causa une grande frayeur.

— Bonjour, grand'mère, lui dit Jean, est-ce ici votre demeure ?

— Oui, mon fils, c'est ici ma demeure.

— Mais pourquoi avez-vous peur de la sorte ? Je ne veux vous faire aucun mal.

— C'est de tes chiens que j'ai peur, et si tu veux les attacher avec trois cheveux de ma tête, que je vais te donner, je te ferai voir l'enfer, le purgatoire et le paradis, sans danger pour ta personne.

— Je serais bien aise de voir, sans danger, l'enfer, le purgatoire et le paradis ; mais, je vous avertis que mes chiens sont



forts et qu'ils briseront comme des toiles d'araignée les chaînes que vous me proposez pour les attacher.

— N'importe, fais ce que je te dis, et je te ferai voir aussitôt l'enfer, le purgatoire et le paradis.

— Allons ! puisque vous le voulez, donnez-moi vos chaînes, et nous verrons.

Et la vieille arracha de sa tête trois cheveux, dont chacun avait sept pieds et demi de longueur, et les donna à Jean, en lui disant :

— Tiens ! passe-les au cou de tes chiens, et va les attacher dans la cave, sous le château, puis reviens, et je te ferai voir l'enfer, le purgatoire et le paradis.

Jean conduisit ses chiens, malgré leur résistance, à la cave du château, et les y attacha à de forts anneaux de fer, avec les cheveux de la vieille. Mais, ces cheveux se changèrent aussitôt en des chaînes de fer rouge, comme si elles sortaient du feu de la forge, et les pauvres chiens hurlaient et se débattaient, sans pouvoir s'en délivrer.

— J'ai commis une faute grave, se dit Jean, en voyant cela, car cette vieille est sûrement sorcière, et je ne pourrai détacher mes chiens que quand il lui plaira. Je vais pourtant retourner auprès d'elle, pour lui demander de me faire voir l'enfer, le purgatoire et le paradis, comme elle me l'a promis.

Et il retourna auprès de vieille.

— As-tu fait ce que je t'ai recommandé ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, je l'ai fait.

— Tu as attaché les trois chiens, sous le château, avec les trois cheveux que je t'ai donnés ?

— Oui, je les ai attachés avec les trois cheveux que vous m'avez donnés.

— C'est bien, et ils resteront là, à présent, jusqu'à ce que leurs chaînes soient pourries, ce qui n'est pas près d'arriver. Mais, je vais te faire voir l'enfer, le purgatoire et le paradis,

comme je te l'ai promis. Commençons par le purgatoire. Tiens, regarde par là.

Et elle lui fit regarder dans un trou avec un verre, comme ce qu'on voit aujourd'hui dans les foires, et que l'on appelle, je crois des dioramas, et lui demanda :

— Que vois-tu ?

— Je vois un beau jardin, avec des gens de toute condition qui s'y promènent tranquillement, dans les allées, en causant de leurs affaires, et qui n'ont pas l'air d'être malheureux du tout.

— Eh bien ! c'est là le purgatoire. Viens et je vais te faire voir, à présent l'enfer, puis tu verras aussi le paradis, en dernier lieu.

Et elle le conduisit à un autre trou plus grand, y mit la tête en se penchant fortement et lui dit :

— Il te faut te pencher comme ceci, pour bien voir.

Jean met, à son tour, la tête au trou, en se penchant fortement comme on lui a recommandé, et alors, la vieille le prend par les pieds et le précipite dans le gouffre, au fond de l'enfer. Puis elle ferme à clef la porte de la cabane, et se rend au château, auprès de Jeanne, pour lui raconter ce qu'elle a fait.

— A présent, lui dit-elle, nous serons heureuses ici, toutes les deux ensemble. Les chiens sont attachés, dans les caves du château, avec des chaînes de fer rouge, dont ils ne pourront jamais se délivrer, et leur maître, je l'ai précipité au fond de l'enfer, d'où il ne reviendra pas non plus.

— Ma foi, répondit Jeanne, vous avez bien fait, car mon frère était devenu insupportable avec ses chiens, qui ne le quittaient jamais, et qu'il aimait par-dessus tout au monde.

— Il est tombé sur les fourches de deux diables, qui entretiennent le feu où souffrent les damnés, et, comme il était encore en vie, de la chair fraîche, ils l'ont mangé.

La vieille se trompait. Les diables se préparaient bien à manger Jean, car il ne leur arrivait pas souvent de recevoir

des vivants chez eux ; mais, pendant qu'ils se le disputaient, Jean, ayant mis la main dans sa poche, pour y prendre son couteau, afin de se défendre, y trouva son sifflet, qu'il avait oublié, et, se rappelant aussitôt que le seigneur inconnu de qui il le tenait lui avait dit qu'il lui suffirait d'y souffler par trois fois, pour que les trois chiens accourussent à lui, en quelque lieu qu'ils fussent, il se hâta de siffler trois fois, et aussitôt les trois chiens se trouvèrent auprès de lui, menaçants et montrant les dents. Et les diables de déguerpir, en criant et appelant au secours.

— Allons ! mon bon chien, dit Jean à Brise-Tout, mets-moi tous ces diables en pièces, et vite !

Et Brise-Tout se jeta sur les diables, comme un chien enragé, et les mit tous en pièces.

— Allons ! se dit alors Jean, me voici le maître dans l'enfer ! Mais j'aimerais mieux être auprès de ma sœur, dans mon château de là-haut. Malheureusement je ne vois aucun moyen de sortir d'ici ; on ne sort pas de l'enfer.

Plus-Vite-que-le-Vent, en entendant ces paroles, regarda son maître, puis les deux autres chiens. Brise-Tout prit sa queue dans sa bouche, Passe-Partout prit aussi celle de Brise-Tout, et Jean, comprenant alors qu'ils pouvaient sortir de l'enfer, comme ils étaient entrés dans le château par-dessus la triple enceinte de murailles, s'assit sur le dos de Plus-Vite-que-le-Vent, lequel par un bond prodigieux, les retira tous de l'enfer.

Jean se met alors à la recherche de la vieille, avec ses chiens. Il ne la trouve pas dans sa cabane, et il se rend au château. La sorcière, qui était à une fenêtre, le voit entrer dans la cour et veut fuir. Mais, Plus-Vite-que-le-Vent court après elle, l'atteint sans peine et l'amène à son maître.

— Ah ! dit-elle, en se jetant à ses pieds, laisse-moi la vie et je te ferai aller au paradis. Je m'étais trompée, et au lieu de t'envoyer au paradis, comme je le voulais, je t'ai envoyé dans l'enfer. Mais tu en es revenu, grâce à tes chiens, et j'en suis bien aise.

— Ah! tu t'es trompée, maudite sorcière! Eh bien! moi je ne me tromperai pas, et je vais t'envoyer, à ton tour, où tu m'as envoyé toi-même, et où est ta véritable place. Tu verras si l'on y est bien!

Et il la traîna à sa cabane, où était le trou de l'enfer, et la précipita dans le gouffre, la tête la première.

## II

La vieille avait un fils, un géant, qui habitait un autre château, non loin de là. Le géant avait quitté le premier château, en même temps que sa mère, fuyant devant Jean et ses chiens. Mais, quand il apprit que Jean avait été précipité dans l'enfer, il y revint avec sa mère. Ils gardèrent Jeanne avec eux, et l'intention du géant était de l'épouser. Quand il apprit le retour de Jean et de ses chiens, il partit encore et alla se cacher.

Il ne restait donc que Jeanne au château.

— Tiens! dit-elle, d'un air étonné, en revoyant son frère, la vieille m'avait assuré que tu étais dans l'enfer; on en revient donc de l'enfer?

— Moi, j'en suis revenu, mais, j'espère bien qu'elle n'en reviendra pas, elle, car je l'y ai envoyée, à son tour. Il se passe ici quelque chose que j'ignore encore, mais que je veux éclaircir.

Il ne voulait pas encore accuser nettement sa sœur, mais il avait des soupçons sérieux, surtout en voyant la manière dont elle avait accueilli son retour.

Dès le lendemain matin, il alla chasser dans le bois, selon son habitude, accompagné de Plus-Vite-que-le-Vent, et laissant les deux autres chiens à la maison.

Dès qu'il fut parti, Jeanne alla trouver le géant. Le géant lui dit :

— Fais en sorte que ton frère emmène avec lui les trois

chiens, quand il va à la chasse, et j'irai, tous les jours, te voir au château, pendant leur absence.

Jeanne promet.

Le lendemain matin, comme Jean se disposait à partir, à l'heure ordinaire, avec Plus-Vite-que-le-Vent seul, elle lui dit :

— Pourquoi n'emmènes-tu pas tes trois chiens avec toi? Je n'en ai aucun besoin pour me garder, et je n'ai pas peur de rester seule ici. Emmène-les donc, ils me font peur, quand je suis seule avec eux.

— Je ne demande pas mieux, répondit Jean, et si je les laissais à la maison, c'est que je croyais te faire plaisir, et que tu serais plus rassurée par leur présence.

Et il partit en emmenant les trois chiens.

A peine fut-il sorti de la cour, que le géant arriva.

— Ce soir, dit-il à Jeanne, un peu avant l'heure où ton frère rentre ordinairement, tu te mettras au lit, sans lui préparer à manger. Ne trouvant pas son repas prêt, il ira te trouver, dans ta chambre, et te demandera ce qui t'est arrivé. Tu lui diras que tu es malade, et si gravement, que tu as cru que tu mourrais, avant son retour. Il te proposera d'aller chercher un médecin. Mais tu lui diras que c'est inutile, que tu connais bien ta maladie et que la seule chose qui soit capable de te procurer quelque soulagement serait de la bouillie faite avec de la farine d'avoine provenant de sept moulins, sous le même toit. — Mais, répondra-t-il, je ne sais pas où trouver un moulin semblable. — Il n'est pas loin d'ici, diras-tu, et tu l'enverras à un moulin où je me cache. Mais, moi je ne lui donnerai de farine qu'à la condition qu'il me cèdera ses trois chiens. Il fera d'abord quelque difficulté, mais il finira par consentir, car il t'aime toujours bien. Quand je tiendrai ses chiens, je viendrai à bout de lui facilement, mais avant, je ne puis rien.

Jeanne promet encore et, pour abrégé, tout se passa comme l'avait dit le géant, si ce n'est pourtant que Jean ayant refusé de livrer ses chiens, revint au château, sans farine. Alors, sa

sœur lui fit une scène terrible, disant qu'il ne l'aimait pas, qu'il lui préférerait ses chiens, et que si elle n'avait pas immédiatement de la bouillie faite avec la farine qu'elle avait indiquée, elle serait morte, avant le lendemain matin.

Jean retourna au moulin, accompagné de ses trois chiens, tout triste et désolé de se séparer d'eux. Il les livra, la mort dans l'âme, et reçut, en échange, un peu de farine ordinaire, qu'il s'empressa d'apporter à sa sœur.

— Ah! ha! s'écria le géant, quand il fut parti, je le tiens, à présent que j'ai ses chiens!

Il conduisit les chiens dans un vieux colombier, qui était près du moulin, et les y attacha, comme avait fait sa mère, avec trois cheveux arrachés de sa tête, et qui devinrent aussi des chaînes de fer rouge, comme s'il sortait de la fournaise. Puis, il ferma et verrouilla solidement la porte de fer. Il mit encore contre elle un galet du poids de cinq milles livres, en se disant : — Nous verrons bien s'ils pourront sortir de là!

Il partit alors, pour se rendre auprès de Jeanne et, comme il avait de longues jambes, il eut bientôt rejoint Jean. Sa sœur, qui était à la fenêtre de sa chambre, voyait venir Jean, avec son petit sac rempli de farine à la main, et le géant qui allait l'atteindre, et elle descendit et courut à leur rencontre.

— Ah! ha! dit le géant, en abordant Jean, te voilà enfin sans tes chiens, et je puis disposer de toi comme il me plaira!

— Tue-le, bien vite, lui dit Jeanne, et allons dîner.

— Comment, ma sœur, dit Jean avec étonnement, c'est toi qui parles ainsi?

— Oui, répondit-elle avec dureté, et il me tarde d'être délivrée de toi.

— Laisse-moi la vie, et je m'en irai bien loin d'ici où jamais tu ne me reverras.

Pour toute réponse, elle dit au géant :

— Allons! hâte-toi d'en finir avec lui, et allons dîner!

Jean se rappela, en ce moment, le talisman qui l'avait déjà sauvé, lorsqu'il fut précipité dans l'enfer. Il prit son sifflet, dans

sa poche, y souffla trois fois et aussitôt les trois chiens arrivèrent en aboyant, prêts à mettre en pièces le géant et sa complice. Mais Jean les retint d'un geste.

— J'espère bien, mon frère, dit Jeanne, que tu n'a pas pris au sérieux les paroles que tu m'as entendu prononcer, car ce n'était que pure plaisanterie.

— Tu es ma sœur, que j'aime toujours, et je ne te ferai pas de mal ; mais pour cette vilaine bête — et il montrait le géant — c'est autre chose. Rendons-nous au château, et là nous réglerons nos comptes.

Le géant aurait bien voulu s'en aller, mais les chiens se tenaient un de chaque côté de lui, le troisième derrière, et ils l'escortèrent ainsi jusqu'au château. Quand ils y furent arrivés, Jean descendit dans les caves, accompagné de Brise-Tout, laissant les deux autres chiens à la garde du géant. Sur son ordre, Brise-Tout roula un énorme tonneau vide dans la cour. On fit venir un forgeron pour le garnir de grands clous, dont les pointes aiguës faisaient fortement saillie en dedans. Puis, on le défonça par un bout. Quand le tonneau fut ainsi préparé, Jean dit au géant : — Tu vas maintenant entrer là-dedans. Et comme il s'y refusait : — Entre, ou je te fais, sur-le-champ, mettre en pièces par mes chiens. Et voyant les chiens qui montraient les dents, prêts à se jeter sur lui, le géant entra. On ferma le tonneau sur lui, on le cercla de fer, solidement, et alors Jean dit à Brise-Tout de le monter sur une montagne voisine et de le laisser dévaler jusqu'en bas, et cela à plusieurs reprises, jusqu'à ce que le géant fût mort : ce qui fut fait. Le géant poussait des cris épouvantables, qui faisaient tout trembler, hommes et bêtes, à plusieurs lieues à la ronde. Les cris allaient s'affaiblissant, à chaque fois que le tonneau roulait du haut de la montagne, et, au bout de trois ou quatre heures, ils s'éteignirent tout à fait. Le géant était mort.

(A suivre).

## LES TROIS CHIENS

### Brise-Tout, Passe-Partout et Plus-Vite-que-le-Vent

(Suite)

---

#### III

Quand il en eut fini avec le géant, Jean se dit :

— Je ne puis plus rester ici avec ma sœur, qui m'a trahi. Elle est bien capable de me trahir de nouveau, et je pourrais me porter à quelque violence envers elle, ce que je veux éviter. J'aime mieux m'en aller, et la laisser seule maîtresse dans ce château. Je lui laisserai même mes trois chiens, pour la protéger. Mais, où irai-je?... J'irai à Paris, où demeure le roi, dit-on, et je lui demanderai un emploi à sa cour, ne fût-ce que comme valet d'écurie ou marmiton. Je saurai toujours me tirer d'affaire, d'une façon ou d'une autre.

Il partit donc, dès le lendemain matin, sans rien dire à sa sœur, et sans emmener avec lui ses chiens, et il prit la route de Paris.

En arrivant à Paris, il alla tout droit frapper à la porte du palais du roi, et demanda au portier si l'on n'avait pas besoin d'un valet de chambre ou d'écurie, ou d'un cuisinier.

— Ici, répondit le portier, on a besoin d'un nouveau valet, tous les jours. Il en est bien arrivé un, ce matin, mais il en faudra encore un autre à sa place, demain.

— Eh bien! proposez-moi pour le remplacer.

•



— Je vais en parler au roi ; restez-là et dans dix minutes je vous apporterai sa réponse.

Et le portier alla trouver le roi et lui dit :

— Sire, il y a là un homme, venu du fond de la Basse-Bretagne, qui demande à être employé à votre service, comme cuisinier, valet de chambre ou valet d'écurie.

— Je n'ai besoin, répondit le roi, ni d'un cuisinier, ni d'un valet de chambre, ni d'un valet d'écurie, mais bien d'un vacher. Dites-lui de venir me parler.

Et le portier revint trouver Jean et le conduisit jusqu'au roi.

— Vous cherchez condition, mon garçon ? lui demanda le roi.

— Oui, sire, répondit-il.

— Eh bien ! j'ai besoin d'un nouveau vacher, chaque jour ; si vous voulez, vous prendrez la place de celui qui est arrivé ce matin. Je paye bien, mais, je dois vous prévenir qu'aucun de ceux qui conduisent mes vaches au pâturage, le matin, ne revient avec elles, le soir.

— Pourquoi cela, sire ? demanda Jean, étonné.

— Je ne sais pas ce qu'ils deviennent, car aucun d'eux n'est revenu pour me le dire. Il y a près d'ici un grand bois, où se trouvent des géants, qui tuent et mangent tout homme qui pénètre dans leur bois. Mes vaches paissent dans une grande prairie séparée de ce bois par un mur. Il y a dans ce mur une brèche, par où il en pénètre toujours quelqu'une dans le bois, et le vacher qui l'y va chercher y reste comme elle. Ils sont sans doute enlevés par les géants, car on ne les revoit plus. J'ai fait tout ce qu'il est possible de faire pour essayer de boucher cette brèche ; je l'ai, à maintes reprises, solidement murée ; j'y ai mis de fortes barrières de fer : baste ! c'était peine perdue et les géants détruisaient mur et barrière, en se jouant. Tout ce que je te demande, c'est d'empêcher les vaches de pénétrer dans le bois par cette brèche, et si tu les ramènes à l'étable, sans qu'il en manque aucune, le soir, au coucher du soleil, je te récompenserai bien.

— S'il n'y a que cela à faire, sire, empêcher des vaches de passer par la brèche d'un mur et d'entrer dans un bois, je m'en charge, et aussi des géants, si je les vois, car ils ne me font pas peur.

— Alors, demain matin, dit le roi, étonné de le voir si rassuré et si résolu après ce qu'il venait de lui dire, tu conduiras et surveilleras mes vaches au pâturage!

— Oui, sire, et je vous les ramènerai toutes, le soir.

— C'est bien : une fois rentrées à l'étable, tu n'auras plus à t'en occuper. Une servante est chargée de préparer leur litière et de les traire, et elle te conduira aussi à la prairie et t'aidera à les ramener, le soir.

— Oh! alors, le métier de vacher, chez vous, n'est pas difficile.

Le lendemain matin, au lever du soleil, Jean, accompagné de la servante, se rendit à la prairie, avec les vaches. Il emportait aussi son dîner, dans un panier, puisqu'il ne devait pas rentrer avant le coucher du soleil. La servante lui montra la brèche qu'il devait garder, lui donna un fouet et se disposait à s'en retourner, lorsque voyant Jean qui, à coups de fouet, poussait les vaches vers la brèche, pour les faire entrer dans le bois, elle lui cria :

— Mais, que fais-tu donc, malheureux! ce bois n'appartient pas au roi, c'est là que sont les géants!

— Baste! répondit Jean, laissez-moi faire et soyez sans inquiétude. Ne voyez-vous pas que le pré est complètement tondu, tandis que là-bas il y a de l'herbe à foison. Cela leur fera du bien, à ces pauvres bêtes; voyez comme elles sont maigres!

Et voilà toutes les vaches dans le bois des géants, et Jean avec elles. La servante, en voyant cela, courut dire au roi :

— Sire, il faut que le nouveau vacher soit fou, et vous n'avez qu'à vous occuper de vous en procurer un autre, pour demain matin. Imaginez-vous que, non seulement, il n'a pas empêché

les vaches d'entrer dans le bois des géants, mais qu'il les y a poussées, à coups de fouet, et qu'il y est entré lui-même avec elles !

— Vraiment ! mais il n'en reviendra donc pas une seule à l'étable, aujourd'hui ! dit le roi en colère.

— Oui, sire, et, comme je voulais l'en empêcher, il m'a répondu :

— Ces pauvres bêtes meurent de faim, dans cette prairie, où il n'y a pas plus à tondre que sur un œuf, tandis que dans le bois, l'herbe foisonne.

Jean, voyant ses vaches dans l'herbe jusqu'au ventre, les quitta un peu, pour se promener dans le bois. Il arriva dans une belle plaine, ornée des plus belles fleurs, et au milieu de laquelle se trouvait un buisson d'aubépine fleurie.

— Je vais, se dit-il, faire un somme, à l'ombre de ce buisson, pendant que mes vaches se régalent là-bas, à discrétion.

En cherchant un endroit favorable pour s'étendre sur l'herbe, il remarqua, sous le buisson, un trou comme l'ouverture d'un puits, avec des marches en pierre pour y descendre.

— Que signifie ceci ? se dit-il ; cet escalier conduit quelque part ; il faut que je voie où il conduit.

Et il descendit dans le puits. Il descendit pendant une heure et quart, et se trouva enfin dans un beau jardin rempli de belles fleurs et d'arbres portant des fruits de toute sorte et tous mûrs. Il en goûta et les trouva délicieux. Dans un coin du jardin, il remarqua un beau pavillon. La porte en était ouverte, et il y entra. Il vit là toutes sortes de belles choses, et entre autres les portraits de trois princesses d'une beauté merveilleuse, avec de longs cheveux blonds, qui leur descendaient par derrière jusqu'aux talons. Ces portraits, de grandeur naturelle, étaient peints sur les murs du pavillon. Il resta longtemps à les admirer, se demandant s'il existait réellement en vie des princesses aussi belles que celles-là.

— Oui, répondit une voix, et plus belles encore.

Il se détourna vivement, regarda autour de lui et ne vit personne. Il sortit alors, fit le tour du pavillon, et ne vit toujours personne. En parcourant le jardin, il arriva près d'un étang à l'eau transparente et claire.

— Je me baignerai bien là-dedans, se dit-il, si l'eau n'est pas trop froide.

Il mit la main droite dans l'eau, et la sentit tiède. Il se déshabilla alors, entra dans l'étang et se mit à nager. Mais, bientôt il s'aperçut que ses cheveux, noirs auparavant, étaient devenus blonds, de la nuance de ceux des trois princesses dont il avait vu les portraits, dans le pavillon.

— Voici qui est étrange! se dit-il; quand je suis entré dans l'eau, mes cheveux étaient noirs, et ils sont blonds, à présent. Hé bien! tant mieux, ma foi! je suis maintenant un beau blondin, et je plairai aux femmes.

Il sortit de l'eau, au bout d'une demi-heure, et se dit :

— Il est temps que j'aille rejoindre mes vaches; je reviendrai ici, demain.

Il cueillit douze belles poires, qu'il emporta, dans ses poches, puis il remonta l'escalier par où il était descendu. Il était fatigué, en arrivant en haut, et il s'assit sur le gazon, pour respirer et se reposer un peu. Mais bientôt, il vit venir un géant, qui s'écria en le voyant :

— Ah! ha! je te trouve enfin; il y a longtemps que je te cherche. Tu es bien hardi de venir dans mon bois faire paître tes vaches! Je vais t'avaler, sur-le-champ...

Jean, voyant le danger, s'empressa de prendre son sifflet, dans sa poche, et d'y souffler, par trois fois, pour appeler ses chiens, qu'il avait laissés dans le jardin d'en bas. Les chiens arrivèrent aussitôt et le géant, en les voyant, se mit à trembler, comme un enfant, et à supplier Jean :

— Laisse-moi la vie, lui disait-il, et je te permettrai de venir tous les jours avec tes vaches, dans mon bois.

— Allons! Brise-Tout, dit Jean, pour toute réponse, mets-moi-le en pièces, sur-le-champ!

Et Brise-Tout se jeta sur le géant et le mit en pièces.

— Et maintenant, reprit Jean, jette son cadavre au haut d'un arbre, pour servir de pâture aux corbeaux, aux pies et autres oiseaux du bois.

Ce qui fut aussi fait, sur-le-champ. Puis les chiens, sur l'ordre de leur maître, retournèrent au jardin d'en bas.

Jean, voyant que le soleil allait se coucher, se mit alors à la recherche de ses vaches, pour les ramener à l'étable. Il les trouva couchées dans l'herbe, repues, et toutes rebondies. Il les fit se lever et les poussa devant lui hors du bois. Il trouva près de la brèche du mur, la servante, qui l'attendait et qui lui dit :

— Je n'espérais guère te voir revenir du bois des géants ; tu es le premier que j'en vois revenir, et il faut que tu sois bien hardi, pour avoir osé t'y aventurer, connaissant ce qu'on t'en a dit. Tu ne les as donc pas vus ?

— Oh ! si, je les ai bien vus, mais, je n'ai peur de personne, moi, ni de pénétrer en aucun lieu, puisque j'ai été jusque dans l'enfer, et que j'en suis revenu, comme vous me voyez.

Ces paroles donnèrent à la servante une haute opinion de Jean, et ils retournèrent ensemble au palais du roi, en causant, comme deux vieux amis, et lentement, car les vaches avaient tant mangé, qu'elles avaient de la peine à marcher.

On va annoncer au roi que le vacher revient du pré avec toutes ses vaches, qui sont à peine reconnaissables, tant elles ont augmenté de volume. Il veut s'en assurer par lui-même et va à sa rencontre avec la reine, tant il trouve la chose extraordinaire. Il demande à Jean comment il s'y est pris, pour ramener ses vaches, dans cet état.

— Ce n'est pas, répond Jean, en les laissant dans votre prairie, où il n'y a plus rien à tondre, depuis longtemps, mais je les ai menées dans le bois, où elles avaient de l'herbe jusqu'au ventre.

Le roi est si content, qu'il donne le bras droit à Jean, la reine le prend par l'autre bras, la servante elle-même prend le bras

gauche du roi, et ils s'en reviennent tous les quatre, bras dessus-dessous, derrière les vaches, en riant et en chantant.

Ce que voyant les gens de la ville et de la cour, ils se disaient :

— Voyez donc le roi et la reine, qui donnent le bras à leur valet vacher et à leur servante vachère ! Il faut avouer qu'ils ne sont pas fiers !... Mais, quand on voulut rentrer les vaches à l'étable, voilà qu'elles ne pouvaient plus passer par la porte, tant elles avaient augmenté de volume ! Il fallut faire venir des maçons, pour élargir la porte.

Jean dina, ce soir-là, à la table du roi.

Le roi avait une fille très belle, âgée de dix-sept ou de dix-huit ans, et, comme Jean était joli garçon, surtout depuis qu'il s'était baigné dans l'étang du jardin d'en bas, pendant tout le temps que dura le repas, elle tint constamment les yeux fixés sur lui. Elle envoya sa femme de chambre lui dire tout bas à l'oreille, pendant qu'on était encore à table, qu'elle désirait lui parler, dans sa chambre, après le repas.

— C'est bien, répondit Jean, étonné ; dites à la princesse que j'irai.

Pendant tout le repas, le roi ne cessait d'interroger Jean :

— Dis-moi ce que tu as vu, dans le bois des géants.

— Dans le bois, répondit Jean, je n'ai vu rien d'extraordinaire, si ce n'est un escalier par lequel je suis descendu sous terre, dans un jardin, le plus beau que j'aie jamais vu, et où se trouvent de belles fleurs, aux parfums délicats, et des arbres chargés de toute sorte de fruits, tous plus beaux et plus délicieux les uns que les autres. Tenez, voici des poires que j'en ai rapportées, pour vous et pour la reine. Mangez-les, et vous me direz si vous avez jamais goûté de poires aussi délicieuses.

Et il donna deux poires au roi et deux autres à la reine. Le roi et la reine mangèrent chacun une poire, et ils les trouvèrent si bonnes, qu'ils ne pouvaient plus rien manger après et se trouvèrent rassasiés.

— Je n'ai jamais rien mangé de si délicieux que ces poires, dit le roi ; je vais garder la seconde pour mon dîner, demain.

— Et moi aussi, dit la reine.

Quand le roi et la reine se retirèrent dans leur appartement, Jean se rendit auprès de la jeune princesse, conduit par sa femme de chambre. Il commença par lui donner deux poires, commé à son père et à sa mère, et deux autres à la femme de chambre. Ce petit cadeau leur fit grand plaisir, et, après avoir fait raconter ses aventures à Jean, la princesse, avant de le laisser se retirer, lui fit promettre de revenir le lendemain, et plus tôt. Jean alla alors se coucher et, comme il lui fallait passer, pour se rendre à son lit, devant la chambre de la vachère, voyant qu'elle n'était pas encore couchée, il entra un moment, pour lui souhaiter le bonsoir, et lui donna aussi deux poires, de sorte qu'il ne lui en restait plus que deux.

Le lendemain matin, quand il se leva, la servante, qui l'attendait, l'accompagna, comme la veille, pour conduire les vaches au pâturage. Elle alla jusqu'à la brèche du mur, puis s'en retourna à la maison. Les vaches se rendirent aussitôt au bois, et Jean les y suivit. Pendant qu'elles paissaient tranquillement, il se hâta de descendre au jardin d'en bas, et se rendit directement au pavillon où étaient les portraits des princesses. Il y trouva ses trois chiens, couchés à leurs pieds, comme pour les garder. Il contempla de nouveau les princesses, pendant une heure au moins, puis il alla se promener dans le jardin, cueillit et mangea des fruits de toute sorte, se baigna, comme la veille, dans l'étang, et ses cheveux en devinrent plus blonds encore. Il mit ensuite douze belles pommes dans ses poches, alla encore au pavillon pour admirer les princesses, avant de partir, y laissa ses chiens et revint en haut, dans le bois. Un autre géant l'y attendait, qui lui parla de la sorte :

— Comment, c'est toi, ver de terre, qui oses venir dans mon bois avec tes vaches et emporter des fruits de mon jardin, pour les donner à ton roi ! Tu as tué mon frère, hier, mais moi, je vais t'avalér, sur-le-champ, pour en finir avec toi.

Jean, le voyant s'avancer sur lui, la bouche béante, comme la gueule d'un four, s'empressa de donner trois coups de sifflet, et à l'instant ses trois chiens se trouvèrent auprès de lui.

— Allons, Brise-Tout, dit-il, traite-moi ce géant comme celui d'hier.

Et Brise-Tout se jeta sur le géant et le mit en pièces.

— Et maintenant, ajouta Jean, jette aussi son corps dans un arbre, pour servir de pâture aux oiseaux du bois.

Ce qui fut encore fait aussitôt que dit.

Les chiens descendirent alors dans le jardin d'en bas, et Jean alla à la recherche de ses vaches, pour les ramener à l'étable. Il les trouva, comme la veille, repues et ruminant tranquillement, couchées dans l'herbe. Il les fit lever, à coups de fouet, et les poussa hors du bois. La servante l'attendait encore, à la brèche du mur. Il lui donna deux pommes, et ils s'en revinrent en causant, comme deux vieux amis. Le roi et la reine étaient aussi venus à leur rencontre, et ils rentrèrent encore au palais, bras dessus bras dessous, comme la veille. Jean mangea encore à la table du roi, qui lui dit :

— Raconte-nous ce que tu as vu dans le bois des géants ; il doit y avoir là des choses extraordinaires, et tu me feras plaisir en m'en parlant, car pour moi, je n'oserais y aller voir moi-même.

— Je n'ai vu dans ce bois, dit Jean, que des arbres et de l'herbe, comme dans tous les autres bois. Il y a cependant, au milieu du bois, un puits profond avec un escalier en pierres par lequel on descend dans un beau jardin, où se trouvent de belles fleurs et des arbres portant des fruits délicieux de toute sorte. Hier, je vous en ai rapporté des poires ; j'en rapporte aujourd'hui de belles pommes, comme vous le voyez.

Et il donna deux pommes au roi et deux autres à la reine.

— Goûtez-les, sire, et dites-moi ce que vous préférez des poires d'hier ou des pommes d'aujourd'hui ?

Le roi et la reine goûtèrent aux pommes, et les trouvèrent



aussi délicieuses, si bien qu'ils ne savaient auxquelles des pommes ou des poires donner la préférence.

Avant d'aller se coucher, Jean passa encore par la chambre de la princesse, et lui donna aussi deux pommes et deux autres à sa femme de chambre ; puis il se rendit à son lit et dormit tranquillement, jusqu'au lendemain.

Le lendemain matin, à l'heure ordinaire, il conduisit encore les vaches au pâturage, accompagné, comme toujours, de la servante, qui s'en retourna, quand elles furent rendues dans la prairie. Elles coururent tout droit au bois, et Jean se dirigea vers le buisson d'aubépine qui cachait l'entrée du puits conduisant au jardin d'en bas. Mais, il n'y était pas encore rendu, qu'il entendit un bruit épouvantable derrière lui. Les buissons craquaient, les arbres étaient arrachés et projetés les uns contre les autres, et un grognement rauque se faisait entendre, comme au plus fort des grandes tempêtes.

— Ah! se dit Jean, voici venir un autre géant, qui doit être plus terrible que les premiers. Nous allons bien voir. Et il vit déboucher du bois dans la plaine un géant furieux, grinçant des dents, les yeux comme deux charbons ardents, et qui cria en le voyant :

— Ah! ver de terre, je te cherchais! Je vais t'apprendre, à l'instant, à me venir voler mes poires et mes pommes, dans mon jardin! C'est sans doute toi qui as tué mes deux frères; mais je vais les venger, à l'instant; je vais t'avalier comme une prune!

Jean, voyant comme il était furieux, ne perdit pas de temps pour donner trois coups de sifflet, et ses trois chiens arrivèrent aussitôt. A leur vue, le géant se mit à trembler et à supplier, comme un enfant :

— Laisse-moi la vie et je te céderai ce bois avec tout ce qui s'y trouve.

— Je ne te traiterai, répondit Jean, ni mieux ni pis que tes frères. Et se tournant vers Brise-Tout : — Allons! Brise-Tout, mets-le en pièces, comme les autres, et jette son corps au haut d'un arbre, pour servir de pâture aux oiseaux.

Ce qui fut fait, à l'instant.

Voilà donc les trois géants morts. Jean dit alors aux trois chiens de retourner au pavillon du jardin d'en bas, mais il ne les y suivit pas. Il roula un énorme rocher sur l'ouverture du puits, et se mit à la recherche du château des géants, dans le bois. Les ravages causés par le dernier géant lui indiquaient la route, et il aperçut bientôt, à l'extrémité d'une longue avenue, un château d'or, dont la vue l'éblouit. Il s'arrêta à le regarder, saisi d'admiration :

— C'est, sans doute, le château des géants, se dit-il.

Et il se dirigea vers le château, qui était au milieu d'un beau jardin, où abondaient les belles fleurs de toute sorte. Il remarqua, à une fenêtre ouverte, une belle princesse, qui, avec un peigne d'or, peignait ses cheveux, longs et blonds comme les siens. — Oh! la belle princesse! s'écria-t-il; ses cheveux ressemblent tout à fait aux miens. Il faut que je pénètre jusqu'à elle; mais, comment y arriver? Toutes les portes du château sont closes, et je ne vois d'ouverte que la fenêtre où est la princesse, et elle est trop haut pour que je puisse entrer par là; comment faire?

En regardant autour de soi, il remarqua une échelle, couchée par terre.

— Ah! voilà mon affaire! pourvu qu'elle soit assez longue...

Il courut à l'échelle, l'appliqua contre le château, et elle se trouva être juste de la longueur nécessaire, ni trop ni trop peu. Il monta à l'échelle, en silence, et, parvenu au niveau de la fenêtre, il s'arrêta un moment à contempler la princesse, qui avait ramené ses longs cheveux sur son visage et ne pouvait le voir, puis il dit : — Bonjour, princesse; vous avez de beaux cheveux blonds, comme les miens! — Et aussitôt, il descendit deux échelons, pour n'être pas vu. La princesse rejeta ses cheveux en arrière, regarda autour d'elle, étonnée, et, ne voyant personne, elle se remit à peigner ses cheveux, en les ramenant sur son visage. Jean remonta les deux échelons qu'il

avait descendus, mit encore la tête à la fenêtre, et fut étonné de voir, cette fois, deux princesses occupées à peigner, avec des peignes d'or leurs cheveux longs et blonds, ramenés sur leurs visages. Il dit encore : — Bonjour, belles princesses ; comme vous avez de beaux cheveux blonds, tout pareils aux miens ! — Et aussitôt, il descendit encore deux échelons. Les deux princesses rejetèrent vivement leurs cheveux en arrière, regardèrent de tous côtés autour d'elles, et, étonnées de ne voir personne :

— Qui est-ce qui peut nous dire bonjour de la sorte ? se demandèrent-elles ; nous ne voyons pourtant personne ; c'est bien singulier !... Et elles se remirent à peigner leurs cheveux, avec leurs peignes d'or.

Un moment après, Jean remonta jusqu'au bout de l'échelle et vit, cette fois, trois princesses, toujours occupées à peigner leurs cheveux, et il remarqua qu'elles ressemblaient parfaitement aux trois portraits qu'il avait vus et admirés dans le pavillon du jardin d'en bas, et il leur dit encore : — Bonjour, belles princesses ; comme vous avez de beaux cheveux blonds, tout pareils aux miens ! — Mais, cette fois, il ne se cacha pas, de sorte que les princesses, ayant rejeté leurs cheveux en arrière, purent le voir très bien et s'écrièrent : — imprudent jeune homme ! comment avez-vous pu venir jusqu'ici ? Mais, entrez, venez nous conter cela .

Et Jean entra par la fenêtre, sans hésiter, et les princesses s'empressèrent autour de lui, le questionnant :

— Vous n'avez donc pas vu les géants ?

— Oh ! si, répondit-il, j'ai bien vu les géants.

— Et ils ne vous ont pas tué et mangé ! Cela est bien extraordinaire !

— C'est moi, au contraire, qui les ai tués et donnés en pâture aux corbeaux, aux pies et autres oiseaux de la forêt, car j'ai jeté leurs cadavres au haut des arbres, où vous pouvez les voir d'ici, avec les oiseaux qui voltigent autour et se les disputent ; tenez, regardez.

Et il leur fit voir, par la fenêtre, les corps des trois géants au haut des arbres, où Brise-Tout les avait jetés, avec des nuées de corbeaux et d'oiseaux de toute sorte qui se les disputaient.

— Oh! s'écrièrent-elles, au comble de la joie, comme nous vous sommes reconnaissantes de nous avoir délivrées de ces méchants géants, qui nous retenaient captives, et avec lesquels nous étions si malheureuses!

Et elles sautaient de joie et l'embrassaient en disant :

— A présent, ce château nous appartient, avec tous les trésors et les richesses de toute sorte qu'il renferme. Restez avec nous, et vous serez le maître de tout, et de plus vous choisirez entre nous trois, et vous aurez une belle princesse pour femme, et même deux et trois si vous voulez. Ou bien si vous le préférez, nous vous suivrons partout où vous voudrez.

— Vous êtes certes bien belles et bien aimables, toutes les trois, répondit Jean, et jamais je n'ai vu vos pareilles, nulle part, si ce n'est en peinture; je ne puis pourtant rien accepter de ce que vous me proposez. Je suis le vacher du roi, j'étais venu faire paître ses vaches dans le bois, et il faut que je les lui ramène, au coucher du soleil.

— Baste! ne te soucie pas du roi ni de ses vaches; reste avec nous, et tu seras plus heureux qu'un roi.

— J'en suis désolé, mes belles princesses; j'ai promis au roi de lui ramener ses vaches, et je ne veux pas, pour rien au monde, manquer à ma parole. Le soleil baisse, et je ne puis rester plus longtemps; mais, je reviendrai, demain, et je passerai toute la journée avec vous.

Et il partit, et les princesses, ne pouvant le retenir, le conduisirent jusqu'au bout de la longue avenue du château, et le prièrent instamment de ne pas manquer de revenir, le lendemain.

Jean ramena alors les vaches hors du bois, repues et rebondies comme la veille, et trouva encore la servante qui l'attendait, à la brèche du mur. Mais, elle était toute contristée et avait les larmes aux yeux, cette fois.

— Pourquoi pleurez-vous ainsi? lui demanda-t-il.

— Oh! répondit-elle, je ne suis pas seule à pleurer, et vous verrez bientôt que tout le monde est désolé, non seulement à la cour, mais aussi dans la ville.

— Quelle est donc la cause de cette désolation générale? Dites-le moi, bien vite.

— Voici quelle en est la cause : non loin de Paris, se trouve une grande forêt, appelée la forêt de Boulogne, et, dans cette forêt, il y a une caverne, dans laquelle vit un serpent à sept têtes, à qui il faut livrer, tous les mois, une jeune fille de la ville, destinée à être dévorée par lui. Tous les mois, la victime est tirée au sort, et, ce matin même, le sort a désigné la fille unique du roi, une princesse de dix-huit ans, belle et bonne, et aimée de tout le monde.

— C'est bien malheureux! répondit Jean; mais, comment ne se trouve-t-il personne pour délivrer Paris de ce monstre?

— Ah! c'est une bête si terrible! Le roi a envoyé contre elle toute une armée, qui, à son aspect, a fui, comme un seul homme.

Jean rentra ses vaches à l'étable, puis il se rendit à la cuisine pour souper. Tout le monde y pleurait, et personne ne disait mot. Il mangea, en silence, puis il alla se coucher.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné, toujours en silence, il conduisit, comme d'ordinaire, ses vaches au pâturage, toujours accompagné de la servante, qui retourna aussitôt à la maison. Dès qu'elle fut partie, il entra dans le bois, et y trouva les trois princesses qui étaient venues à sa rencontre. Il les salua, elles lui sautèrent au cou pour l'embrasser, et ils se rendirent ensemble au château.

Mais, laissons-les là, pour un moment, puisqu'ils s'y trouvent bien, et voyons ce qui se passe à Paris.

Le roi a fait apposer des affiches par toute la ville, invitant les pairs de France, les sénateurs, les députés et tous les hauts dignitaires à se trouver, à dix heures, au palais, pour escorter la

princesse jusqu'à l'entrée de la forêt. Toutes les troupes sont aussi sous les armes. A dix heures juste, la princesse sort du palais, tout en larmes, entre son père et sa mère, dont les sanglots et la douleur font pitié à voir. Le cortège se met en marche, lentement, et toute la population suit, avec les marques d'une douleur réelle. A la lisière du bois, la princesse fait ses derniers adieux à son père, à sa mère, à tous les assistants, et les sanglots et les cris de douleur augmentent et éclatent partout. Puis, elle pénètre, seule, dans la forêt.

Cependant Jean est au château des géants, avec les trois princesses, qui lui demandent des nouvelles de Paris.

— A Paris, répond-il, toute la cour et toute la population sont dans la désolation la plus profonde, au sujet de la fille unique du roi, une princesse belle et bonne et aimée de tout le monde.

— Comment, elle est donc morte ?

— Pas encore, mais je crains bien qu'elle ne le soit bientôt, si elle ne trouve personne pour l'arracher au serpent à sept têtes à qui elle doit être conduite, aujourd'hui même.

— Comment, le sort l'a donc désignée ?

— Hélas ! oui.

— Pauvre princesse ! On peut bien la pleurer, alors, comme morte, car il y a longtemps que l'on conduit une jeune fille par mois à ce serpent, et jamais aucune n'en est revenue.

— Hé bien ! celle-ci en reviendra, peut-être, car je veux essayer de la sauver.

— Oh ! s'écrièrent les princesses, nous ne vous laisserons pas courir ainsi à votre perte. Restez ici avec nous, où rien ne vous manquera, et si vous désirez une princesse pour femme, vous n'avez pas besoin de chercher plus loin.

— Non, dit-il, il est inutile de vouloir me retenir, je veux essayer de délivrer la princesse.

Voyant qu'elles ne pouvaient le retenir, les princesses dirent :

— Hé bien ! nous allons du moins vous fournir, pour combattre le serpent, des armes propres à vous donner la victoire.

Et l'une d'elles lui donna un cheval bleu pommelé, plus rapide et plus vaillant que le cheval Bayard des quatre fils Aymon ; la seconde, une armure complète, de la couleur de la fleur du poirier, et la troisième, un sabre trempé dans du venin d'aspic, et qui coupait le fer, le cuivre et même la pierre, comme du beurre frais.

Jean, ainsi armé, remercia les princesses, monta à cheval et partit pour la forêt de Boulogne. Il passa comme l'éclair devant les troupes et le cortège royal. Personne ne le reconnut.

— Qui est ce beau chevalier, qui vient de passer ? demanda le roi.

Nul ne put le lui dire. Cela l'intrigua et le réjouit un peu, à la pensée qu'il venait peut-être pour combattre le serpent et lui arracher sa fille.

A peine entré dans la forêt, Jean vit la princesse, et il ralentit l'allure de son cheval, et, arrivé près d'elle, il lui dit :

— Bonjour, princesse : comment vous trouvez-vous ainsi, seule, dans un lieu si dangereux ?

— Hélas ! répondit-elle, ce n'est pas de ma propre volonté ; je me rends à la caverne du serpent à sept têtes, qui se trouve dans cette forêt, et qui est une calamité pour tout le royaume, mais surtout pour Paris.

— Il n'est pas possible qu'on vous laisse aller ainsi, seule, et que personne n'ose essayer de vous délivrer du monstre !

— Hélas ! c'est bien inutile ; ce serpent est si redoutable, que toute une armée envoyée par mon père pour le détruire a été mise en déroute, comme un seul homme.

— Hé bien ! moi, je veux le combattre, seul, et il ne me fera pas fuir aussi facilement que l'armée de votre père. Montez sur mon cheval, derrière moi, et n'ayez pas peur, le serpent ne vous mangera pas, aujourd'hui.

La princesse, étonnée de trouver un défenseur si inattendu et si intrépide, monta en croupe derrière le chevalier inconnu, et le cheval marcha hardiment vers la caverne du serpent. Il était

sous d'énormes rochers, au milieu de la forêt, et tout autour, s'étendait une plaine aride, parsemée d'ossements humains et d'animaux de toute espèce. L'herbe, les buissons, les arbres étaient brûlés et réduits en cendres, à une lieue à la ronde, car le monstre, quand il était en colère, vomissait des torrents de flammes, par ses sept gueules.

Quand Jean arriva avec la princesse devant la caverne, le serpent, qui s'attendait à voir celle-ci venir seule, parut étonné de se trouver en présence d'un chevalier si bien armé...

— Jette-moi la princesse, lui dit-il.

— Sors de ton trou et viens la chercher, répondit Jean.

— Jette-moi la princesse, te dis-je, ou je vais vous avaler tous les deux et votre cheval avec vous.

— Si tu veux l'avoir, tu viendras la chercher, hors de ton trou, te dis-je ; tu as donc peur ?

Le serpent sortit, furieux, et vomissant des flammes par ses sept gueules ; mais, Jean était protégé par sa bonne armure, et la princesse était aussi à l'abri, derrière lui. Le combat commença, terrible. Après une heure de lutte acharnée, Jean parvint à abattre quatre des têtes du monstre. Celui-ci, très affaibli par cette perte, et étonné d'avoir affaire à un combattant si redoutable, demanda quartier, jusqu'au lendemain. Jean, rendu lui-même de fatigue, répondit :

— Je veux bien ; tu me reverras, demain.

Et il tourna la bride de son cheval, pour sortir de la forêt.

La princesse, en croupe derrière lui, remarqua ses beaux cheveux blonds, et, sans qu'il s'en aperçut, elle en coupa une mèche et un morceau de son manteau, et les mit dans sa poche.

Quand ils furent à la lisière de la forêt, Jean dit à la princesse :

— A présent, princesse, je vous prie de descendre et de vous en retourner, seule, car je ne puis vous accompagner plus loin ; mais demain, vous me retrouverez encore ici.

— Ah ! répondit-elle, vous n'allez pas me quitter ainsi ; rame-



nez-moi à mon père; je veux vous présenter à lui, et il vous accordera telle récompense que vous voudrez.

— Je vous remercie, princesse, mais il m'est impossible de vous accompagner plus loin.

Et, comme elle ne voulait pas descendre, il la déposa doucement à terre, et disparut, au grand galop de son cheval. Il repassa, avec la rapidité de l'éclair, devant le roi et ses soldats, qui essayèrent en vain de l'arrêter.

— Mais, qui donc est ce beau chevalier! demandait le roi, et pourquoi revient-il sans ma fille, s'il était venu pour la défendre? C'est que, sans doute, il n'aura pas pu la sauver?

Un moment après, on vit venir la princesse, seule, mais ne pleurant plus, et il courut à elle et la pressa de questions :

— Ah! ma fille bien-aimée, s'écria-t-il en pleurant de joie, que je suis heureux de te revoir, car tu es, sans doute, sauvée pour toujours! Mais, dis-nous qui t'a délivrée du serpent?

— C'est un chevalier inconnu, que j'ai rencontré dans la forêt, qui m'a prise en croupe sur son cheval et a vaillamment combattu contre le serpent, à qui il a abattu quatre têtes. Alors, le monstre a demandé quartier, jusqu'à demain matin, à dix heures. Hélas! il faudra donc retourner, demain, mais, mon chevalier m'a promis de se retrouver sur mon chemin et de combattre encore pour moi, et j'ai confiance en lui.

— Pourquoi, ma fille, ne m'as-tu pas amené cet inconnu? Je l'aurais récompensé comme il le mérite.

— Hélas! mon père, j'ai fait mon possible pour vous l'amener, mais il a résisté, en disant que cela ne se pouvait pas encore. Peut-être demain serai-je plus heureuse.

Et l'on rentra à Paris, dans la joie et l'allégresse générale, au son des trompettes et de toutes les cloches de la ville.

(*A suivre*).

## LES TROIS CHIENS

### Brise-Tout, Passe-Partout et Plus-Vite-que-le-Vent

---

#### III

*(Suite)*

On s'informa partout si l'on n'avait pas vu entrer en ville un jeune chevalier monté sur un beau cheval pommelé bleu et couvert d'une armure couleur de la fleur du poirier. Personne ne l'avait vu. Il était retourné auprès des princesses du château d'or.

— Hé bien ! lui demandèrent celles-ci, le serpent a-t-il mangé la fille de votre roi ?

— Pas encore, répondit-il ; j'ai abattu quatre des têtes du monstre, et il a demandé quartier, jusqu'à demain matin, à dix heures. J'y ai consenti, et la princesse est alors retournée au palais de son père. Je lui ai promis de l'assister encore, demain, et je viens vous rapporter jusqu'alors l'armure, le cheval et le sabre que vous m'avez procurés, et grâce auxquels j'ai pu si maltraiter le serpent. A présent, qu'il ne lui reste plus que trois têtes, j'espère avoir plus facilement raison de lui.

— Ne croyez pas cela, répondirent les princesses ; demain, il aura encore ses sept têtes et sera plus terrible que jamais.

— Ce n'est pas possible ! Mais, quoi qu'il arrive, j'ai promis à la princesse de l'assister encore demain, et je ne manquerai pas à ma parole. Mais, le soleil baisse, et il est temps que je ramène les vaches du roi à l'étable.

— Baste! restez ici avec nous; et ne vous inquiétez plus ni du roi, ni de sa fille, ni de ses vaches. Vous êtes vraiment bien bon d'exposer ainsi votre vie pour eux.

— Non! non! il est inutile d'insister; je veux, comme d'habitude, ramener ses vaches au roi, au coucher du soleil, et demain, j'irai encore défendre sa fille contre le serpent, comme je l'ai promis.

Et il déposa son accoutrement de chevalier, n'en gardant que le manteau, reprit ses habits de vacher et alla rejoindre ses vaches. Les princesses, ne pouvant le retenir, lui firent encore la conduite et lui recommandèrent, avant de le quitter, de ne pas oublier de revenir, le lendemain matin, lui promettant de lui fournir encore ce qu'il fallait pour combattre victorieusement le serpent.

Il embrassa les princesses et partit. Il trouva ses vaches couchées dans l'herbe, comme la veille, et les poussa hors du bois. La servante l'attendait, comme toujours, à la brèche du mur, et, feignant de tout ignorer, il lui demanda :

— Hé bien! et la princesse?

— La princesse, répondit-elle, grâce à un chevalier inconnu, qui l'a défendue contre le serpent, a eu quartier jusqu'à demain matin, à dix heures, où elle doit retourner.

— Tant mieux! répondit-il, et espérons que cet inconnu réussira à la délivrer pour toujours. Et personne ne le connaît, dites-vous?

— Personne ne le connaît.

— C'est bien singulier!

En arrivant à sa chambre, Jean renferma soigneusement son manteau dans son coffre-bahut, puis il se rendit à la cuisine pour souper. Il n'y était question, entre les valets et les servantes, que du chevalier inconnu qui avait combattu le serpent. Quand il eut mangé, il se rendit immédiatement à sa chambre, pour se coucher. Mais la princesse, en l'entendant passer dans le corridor, ouvrit sa porte, l'appela et lui raconta comment elle avait obtenu quartier jusqu'au lendemain matin.

— J'en suis bien aise, répondit-il, et je fais des vœux pour que demain le chevalier inconnu vous sauve la vie et vous délivre pour toujours du serpent.

Elle lui souhaita le bonsoir et il se retira dans sa chambre.

Le lendemain matin, à l'heure ordinaire, il conduisit ses vaches au pâturage, toujours accompagné de la servante, qui s'en retourna dès qu'ils furent dans la prairie. Jean poussa les vaches dans le bois et se hâta de prendre le chemin du château d'or. Il trouva bientôt les trois princesses, venues à sa rencontre, et qui lui sautèrent au cou, pour l'embrasser, en lui disant :

— A présent, vous resterez ici avec nous !

— Hélas ! répondit-il, je ne le puis pas ; la fille du roi sera encore conduite aujourd'hui au serpent, dont elle a obtenu quartier pour vingt-quatre heures, et je lui ai promis de l'accompagner et de combattre encore pour elle, comme je vous l'ai déjà dit.

— Que vous avez donc tort d'exposer ainsi votre vie pour cette princesse, lorsque vous pourriez en avoir une autre, ici, qui la vaudrait bien, pour le moins, et cela sans vous donner tant de mal ! Croyez-nous, restez ici avec nous, et ne vous inquiétez plus ni du roi ni de sa fille.

— Non, je ne le puis pas ; j'ai promis à la princesse de combattre encore pour elle, demain, et je ne voudrais, pour rien au monde, manquer à ma parole.

— Hé bien ! puisque nous ne pouvons vous retenir, nous voulons vous venir encore en aide, en vous procurant les moyens de combattre victorieusement le monstre, qui, aujourd'hui, sera plus furieux et plus redoutable que hier.

Et elles lui fournirent un autre cheval, une autre armure et un autre manteau couleur de la fleur du pommier, avec un nouveau sabre trempé dans du venin d'aspic. Il les remercia, les embrassa, puis il monta à cheval et partit, en leur disant : à tantôt !

Le roi a encore conduit sa fille, en grand cortège, jusqu'à la

lisière de la forêt, où elle est entrée, seule, personne n'osant l'y accompagner. Il a aussi recommandé à ses soldats, s'ils voient venir le chevalier de la veille, de l'arrêter au passage, afin de savoir de lui d'où il vient et qui il est. Ils sont donc aux aguets, rangés des deux côtés de la route. — Le voici! le voici!... crie tout à coup la foule. Et on se dispose à lui barrer le passage. Mais il passe encore, comme un éclair, en renversant tous ceux qui essayent de l'arrêter, et sans que personne ait pu le reconnaître, ni même savoir s'il est homme ou femme.

Cependant la fille du roi s'avance, seule et lentement, dans la forêt, se détournant souvent, pour voir si son défenseur de la veille n'arrive pas. Elle l'aperçoit enfin, et se rassure. Jean, en la voyant, ralentit la marche de son cheval, arrive près d'elle et lui dit :

— Bonjour, princesse! Me voici, comme je vous l'avais promis; montez en croupe, derrière moi, et ne craignez rien.

Elle monta, sans se faire prier, et ils se dirigèrent vers la caverne du serpent. Celui-ci les attendait, à l'ouverture de la caverne, avec ses sept têtes, comme si quatre d'elles n'avaient pas été abattues, la veille, et plus terrible que jamais.

— Jette-moi la princesse, cria-t-il.

— Viens la prendre, répondit Jean.

Et le combat recommença sur-le-champ. Le serpent lançait des torrents de flammes, par ses sept gueules; mais le cheval lançait aussi des torrents d'eau, qui éteignaient le feu, et Jean frappait comme un enragé avec son bon sabre. Le combat fut long et les combattants, des deux côtés, étaient épuisés et n'en pouvaient plus, quand le serpent, qui avait perdu trois têtes, demanda encore quartier, jusqu'au lendemain.

— Soit, répondit Jean, je t'accorde encore quartier, jusqu'à demain, mais pour la dernière fois, car demain, j'en finirai avec toi.

Et le serpent se retira dans sa caverne, pour panser ses blessures, et Jean reconduisit jusqu'à la lisière de la forêt la prin-

cesse, qui, pendant le trajet, coupa encore une mèche de ses cheveux et un morceau de son manteau, qu'elle mit dans sa poche.

— Allons ! princesse, lui dit-il, descendez ici et rejoignez votre père et votre mère avec tous vos autres parents, qui vous attendent avec inquiétude. Demain, vous me retrouverez, ici et je combattrai encore pour vous, pour la dernière fois.

La princesse insista encore, mais en vain, pour qu'il la conduisît à son père, et ils se séparèrent en se disant : à demain.

Ils s'en allèrent chacun de son côté ; lui, retourna au château d'or des géants, et elle rejoignit son père, sa mère et toute la cour, qui attendaient, dans une grande anxiété, à la lisière de la forêt. Dès qu'on la signala, les cris de joie éclatèrent, et le roi et la reine coururent l'embrasser, en lui demandant :

— Tu es enfin sauvée pour toujours, ma fille chérie ?

— Pas encore, répondit-elle ; il me faudra retourner, demain matin, à dix heures : ce sera pour la dernière fois, et le chevalier inconnu qui a combattu pour moi, hier et aujourd'hui, m'a promis de le faire encore, demain. Nous pouvons donc avoir confiance, car jamais on n'a vu de chevalier si vaillant.

Et l'on rentra à Paris, au son des trompettes et des cloches et dans l'allégresse générale.

Quand Jean arriva au château d'or, les trois princesses, qui l'attendaient avec impatience, lui demandèrent :

— Hé bien ! est-ce fini ? avez-vous tué le serpent et délivré la fille du roi ?

— Hélas ! pas encore, répondit-il ; je n'ai pu abattre que trois des têtes du monstre, et il m'a encore demandé quartier, jusqu'à demain, ce que je lui ai accordé avec plaisir, car je n'en pouvais plus moi-même.

A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il s'évanouit. Les princesses lui enlevèrent son armure et virent qu'il était presque cuit dessous. Elles le frottèrent avec une eau de leur

composition, et aussitôt il se retrouva sain et vigoureux et dispos, comme devant. Le soleil était déjà bien bas, et il dit :

— Il est grand temps que je ramène à l'étable les vaches du roi!

Et il partit, malgré toutes les instances des princesses pour le retenir, en leur disant : — A demain!

Il pousse ses vaches hors du bois, retrouve la servante qui l'attendait, à la brèche du mur, et lui demande, d'un air indifférent, en marchant lentement derrière le troupeau :

— Hé bien! et la princesse est-elle enfin délivrée pour toujours du serpent?

— Hélas! non, répondit la servante; elle est encore revenue aujourd'hui à la maison, saine et sauve, grâce au chevalier inconnu, qui a encore combattu pour elle; mais, il lui faudra retourner, demain, et ce sera pour la dernière fois.

— Comment, et on n'est pas encore parvenu à connaître ce vaillant chevalier?

— Non, on a bien essayé de l'arrêter, au passage, mais en vain; et pourtant, le roi ne demande qu'à le récompenser généreusement et même lui accorder la main de sa fille, s'il réussit à la délivrer pour toujours.

— C'est bien singulier! dit Jean.

Et, tout en causant ainsi, ils entrèrent dans la cour du palais, et, pendant que la servante rentrait les vaches à l'étable et était occupée à les traire, Jean se rendit à sa chambre, serra dans son coffre-bahut le manteau couleur de la fleur du pommier, à côté de celui couleur de la fleur du poirier, puis, il alla souper, à la cuisine.

Il n'y était toujours question, dans les conversations des valets et des servantes, que du chevalier inconnu, qu'on ne pouvait arrêter et sur l'identité duquel on n'avait toujours aucun renseignement. Jean prit peu de part à la conversation

et, comme il était fatigué, il se retira de bonne heure. La princesse l'arrêta, comme la veille, à son passage dans le corridor. Elle lui raconta comment elle avait été sauvée, pour la seconde fois, par le chevalier inconnu, et qu'elle devait encore se rendre, le lendemain matin, à la caverne du serpent, pour la dernière fois. Jean fit toujours l'ignorant, lui souhaita bonne chance pour le lendemain, lui dit bonsoir et alla se coucher.

Le lendemain matin, il partit, comme d'ordinaire, avec le troupeau et la servante. Aussitôt les vaches entrées dans le bois, il se hâta de se rendre au château d'or, auprès des princesses. Celles-ci firent encore leur possible pour le dissuader de poursuivre l'aventure périlleuse dans laquelle il s'était engagé imprudemment. Mais, ne pouvant le fléchir et le trouvant bien décidé, elles lui fournirent de nouvelles armes. L'une lui donna un dromadaire noir, qui faisait sept lieues, à chaque saut, et dix, quand il lâchait un pet; la seconde, une armure et un manteau couleur de la fleur de lande, et la troisième, un sabre qui coupait dix pieds plus profondément que l'endroit où il frappait, fût-ce sur la pierre la plus dure.

Ainsi armé, il partit de nouveau, et les trois princesses le conduisirent encore jusqu'à la sortie du bois. Là, elles l'embrassèrent, puis le quittèrent, après lui avoir bien recommandé de ne pas les oublier.

Le roi, de son côté, accompagné de toute sa cour, a encore conduit sa fille jusqu'à la lisière de la forêt, où on l'a laissée entrer, seule, et les soldats sont encore rangés des deux côtés de la route, avec ordre d'arrêter au passage le chevalier inconnu, afin de savoir son nom et que le roi puisse le remercier de l'assistance qu'il veut bien continuer à la princesse. Mais, le dromadaire que monte Jean, passe avec une telle rapidité, qu'à peine peut-on l'entrevoir, comme un éclair. Mais, si on ne le voit pas bien, on sent du moins le vent qu'il produit sur son passage, et qui est si fort, qu'il jette par terre les soldats, et le roi et la reine eux-mêmes.



Une fois entré dans la forêt, le dromadaire dit à Jean :

— Écoute un conseil que j'ai à te donner : le serpent te demandera encore quartier, jusqu'à demain. Mais, garde-toi bien de le lui accorder, quelque fatigué que tu puisses être par la lutte, et combats toujours avec courage ; je te seconderai de mon mieux, et en vomissant de l'eau pour éteindre le feu qu'il lancera par ses sept têtes, — car il a encore ses sept têtes — et en le mordant et le foulant aux pieds. Si tu lui accordes encore quartier, jusqu'à demain, tu es perdu : c'est à trois serpents, et non à un seul, que tu aurais alors affaire, car il a fait avertir deux autres serpents, aussi redoutables que lui, de venir à son secours. Je te le répète, ne lui accorde plus de quartier, pour rien au monde.

— Je suivrai votre conseil, répondit Jean.

Et ils s'avancèrent dans la forêt et trouvèrent bientôt la fille du roi, qui marchait lentement et en regardant souvent derrière elle, pour voir si son chevalier ne venait pas.

— Bonjour, princesse, lui dit Jean, en la rejoignant. Montez en croupe derrière moi, je vous prie, et rassurez-vous, je ne vous abandonnerai pas.

Elle monta sur le dromadaire, qui s'agenouilla pour la recevoir, et ils furent bientôt devant la caverne du serpent.

— Jette-moi vite la princesse, dit le monstre, en les voyant.

— Viens la prendre, si tu veux, répondit Jean.

— Jette-la moi, te dis-je, ou je vais vous couvrir de flammes et vous réduire tous en cendres.

— Il faut combattre, et la princesse sera à celui de nous deux qui l'emportera.

Et le combat recommença aussitôt, furieux. Le serpent lançait des torrents de flammes, mais, le dromadaire vomissait aussi des torrents d'eau, qui les éteignaient, et le chevalier frappait à coups redoublés de son bon sabre. Le serpent sifflait plus fort que le sifflet d'un chemin de fer ; le dromadaire

poussait des cris terribles; le sabre retentissait comme le tonnerre sur les écailles du monstre : c'était un vacarme épouvantable, et tout tremblait de frayeur, à plus d'une lieue à la ronde, hommes et bêtes. Le dromadaire, rendu furieux par les flammes, qui le brûlaient, se précipita sur le serpent, le mordant et le foulant aux pieds, si bien qu'il lui fit au ventre une large ouverture, par où ses entrailles sortirent.

— Quartier, jusqu'à demain ! cria-t-il.

— Point de quartier ! répondit Jean.

Et il sauta à terre et abattit, l'une après l'autre, les sept têtes du monstre. Mais les vainqueurs eux-mêmes avaient été rudement éprouvés. Le dromadaire avait perdu tout son poil et souffrait beaucoup de ses brûlures; Jean était à moitié cuit, sous son armure de fer, et la princesse elle-même, quoique abritée derrière lui, avait eu le visage roussi et les cheveux brûlés.

Jean et la princesse s'étaient assis l'un près de l'autre, pour respirer et se reposer un peu, lorsqu'ils s'aperçurent que les têtes du serpent se rapprochaient de son corps et allaient le rejoindre. Aussitôt Jean se leva, coupa le monstre en plusieurs morceaux, qu'il jeta loin les uns des autres, et dispersa également les têtes, après en avoir coupé les langues, qu'il mit et emporta dans son mouchoir. Puis, ils remontèrent sur le dromadaire, pour sortir de la forêt, et, pendant le trajet, la princesse coupa encore une mèche des cheveux de son sauveur et un morceau de son manteau, qu'elle mit dans sa poche.

Arrivé à l'endroit où ils se séparaient ordinairement, Jean dit à la princesse :

— Je vais, à présent, prendre congé de vous, princesse. Vous êtes désormais délivrée à toujours du serpent, vous et tout le royaume, et vous pouvez l'annoncer à votre père. Descendez, je vous prie, pour continuer seule votre route, car je ne puis vous accompagner plus loin.

— Oh ! répondit-elle en le serrant dans ses bras, je ne vous laisserai pas partir ainsi. Vous m'accompagnerez, aujourd'hui, jusqu'à mon père, qui désire vous connaître pour vous remercier et vous récompenser généreusement.

— Non, princesse, je ne puis aller plus loin avec vous, aujourd'hui, n'insistez donc pas, je vous prie, et descendez à terre; nous nous reverrons encore plus tard.

Et, comme elle ne voulait pas descendre et qu'elle le serrait toujours, il se dégagea de son étreinte, la déposa à terre et partit. Mais, elle courut après lui en criant : — De grâce, arrêtez-vous un instant, pour écouter un dernier mot que j'ai à vous dire :

Il s'arrêta et elle le rejoignit et lui dit :

— Acceptez de moi cet anneau ; c'est tout ce que je puis vous donner pour reconnaître le service que vous m'avez rendu. Mais, venez me voir, à la cour de mon père, et vous serez récompensé par lui... et par moi aussi. Sur la présentation de mon anneau, on vous introduira aussitôt auprès du roi.

— J'irai vous voir, princesse, répondit Jean, dans un an et un jour. En attendant, prenez ces deux poires, en souvenir de moi.

Et il lui donna les deux poires qui lui restaient de celles qu'il avait emportées du jardin d'en bas.

— Ces poires, reprit la princesse, après les avoir examinées, ressemblent beaucoup à deux autres poires qui m'ont été données par un garçon vacher de chez mon père, et je n'ai jamais vu leurs pareilles, nulle part.

Et ils se séparèrent alors et allèrent chacun de son côté.

Jean repassa, avec la rapidité de l'éclair, au milieu du cortège et des soldats du roi, sans qu'on pût l'arrêter ni le reconnaître, et le vent produit par le dromadaire sur son passage les jeta encore tous à terre. Quand il arriva au château d'or, les princesses s'empressèrent autour de lui, demandant s'il avait enfin délivré pour toujours la fille du roi et tué le serpent.

— Oui, répondit-il, la fille du roi est délivrée pour toujours et le serpent est mort.

Et il descendit de dessus le dromadaire et s'évanouit aussitôt entre les bras des princesses, tant il avait souffert, dans ce dernier combat ! Les princesses s'empressèrent de le frictionner encore ; avec leur eau merveilleuse, et il retrouva bientôt et la santé et ses forces premières.

Mais, pendant qu'il conte aux princesses les péripéties de son dernier combat, voyons ce que devient la fille du roi et ce qui se passa à Paris, à son arrivée.

A peine Jean l'eut-il quittée qu'elle rencontra, dans la forêt, un charbonnier, qui l'aborda et lui dit :

— Bonjour, princesse ; êtes-vous enfin délivrée pour toujours du serpent ?

— Oui, répondit-elle, je suis délivrée pour toujours, et toutes les jeunes filles du royaume le sont également, grâce à la vaillance du chevalier inconnu qui a combattu pour nous.

— Oh ! l'heureuse nouvelle ! Mais, dites-moi, je vous prie, qui donc est cet inconnu, car vous devez le savoir, à présent ?

— Hélas ! non, répondit-elle, car il a refusé de me dire son nom et de m'accompagner jusqu'à mon père ; il m'a seulement promis de venir me voir à la cour, dans un an et un jour.

— Dans un an et un jour et pas avant ?

— Non, et toutes mes instances et mes prières pour qu'il me reconduisît à mon père, qui veut le récompenser, ont été inutiles.

— Et après avoir tué le serpent, qu'en a-t-il fait ?

— Il l'a coupé par morceaux, qu'il a dispersés de tous côtés, pour les empêcher de se rejoindre.

— Et il n'a pas emporté les têtes ?

— Non, il a aussi laissé les têtes près de la caverne.

— Voulez-vous me conduire sur les lieux et me faire voir où elles sont ?

— Oh ! je ne puis, en ce moment, je suis pressée de rejoindre mon père et ma mère, qui m'attendent, à l'entrée du bois, pleins d'inquiétude sur mon sort ?

— Vous me conduirez sur les lieux, ou je vais user de violence.

Il lui fallut obéir et conduire le charbonnier à la caverne. Arrivé là, celui-ci ramassa les têtes du serpent, et les mit dans un sac à charbon. Puis présentant un papier à la princesse, il lui dit :

— Vous allez, à présent, me signer que c'est moi qui vous ai délivrée du serpent, et que vous m'épouserez, dans trois mois.

— Je ne ferai pas cela, répondit-elle.

— Vous le ferez, ou je vais vous ôter la vie à l'instant.

Elle était jeune et belle et elle ne voulait pas mourir encore. Elle signa.

— A présent, reprit le charbonnier, je vais vous conduire à votre père et lui demander votre main, comme étant votre sauveur.

Le charbonnier avait deux maigres chevaux. Il mit le sac qui contenait les têtes du serpent sur l'un d'eux, monta sur l'autre, prit la princesse en croupe, et ils sortirent ainsi de la forêt.

Le soleil allait se coucher, et le roi et la reine et toute la cour étaient dans la désolation de ne pas voir revenir la princesse, et la pleuraient déjà comme perdue, quand enfin ils la virent arriver, avec le plus grand étonnement, en croupe derrière un charbonnier. On poussa des cris de joie, la princesse sauta à terre et courut à son père et à sa mère, qui la pressèrent sur leur cœur en pleurant de joie.

— Tu es enfin sauvée pour toujours ? lui demandèrent-ils.

— Oui, pour toujours, car le serpent est bien mort.

— Et qui est ton sauveur et le nôtre, mon enfant ?

— Moi ! répondit le charbonnier, qui s'était approché d'eux.

— Vous ! . . . dit le roi, étonné ; est-ce vrai, ma fille ?

— Oui, mon père, répondit la princesse avec hésitation.

— Je ne l'aurais pas cru, reprit le roi. Et s'adressant au charbonnier : — Je vous suis très reconnaissant et pour moi-

même et pour toute la ville de Paris, et je vous récompenserai comme vous le méritez.

— Je ne veux d'autre récompense, sire, répondit le charbonnier, que la main de votre fille.

— Rien de plus juste, si ma fille y consent, et soyez le bienvenu parmi nous, comme mon propre fils.

Et l'on rentra à Paris, en chantant, en dansant, au son des trompettes et de toutes les cloches de la ville carillonnant à toute volée. Et pendant quinze jours entiers, il y eut des festins et des fêtes continuelles.

Le soir même, le charbonnier mangea à la table du roi, qui le pria, au dessert, de raconter les détails de son combat avec le serpent et lui demanda quelles étaient ses armes.

— Je n'avais, répondit-il, d'autres armes que mon fouet et mon couteau.

Cela parut extraordinaire à tous les convives, et l'on remarquait aussi que la princesse paraissait assez triste, au milieu de l'allégresse générale. On voyait même un air de doute sur quelques figures. Mais le charbonnier alla chercher son sac, en tira les têtes du serpent, et l'on fut obligé de se rendre à cette preuve.

Le mariage du charbonnier avec la princesse fut donc décidé, après les trois mois expirés, suivant l'engagement signé par la princesse, mais non de bon gré. On habilla alors le charbonnier en prince, on le dégrassa, on le parfuma, et deux courtisans furent chargés de lui apprendre les manières et le langage de la cour, ce à quoi ils ne réussirent guère.

Mais, pendant qu'ils se livrent sans grand succès, à cette besogne ingrate, voyons ce qu'est devenu Jean.

Jean, comme je l'ai dit déjà, était retourné au château d'or, auprès des trois princesses, et celles-ci usaient de tous leurs moyens de séduction pour le retenir et lui faire oublier la fille du roi, mais en vain.

— Il faut, disait-il, que je reconduise les vaches du roi à

l'étable, et que je voie aussi un peu les fêtes de Paris, car tout le monde y doit être en fête et en festins. Je reviendrai demain, à l'heure ordinaire.

Et il partit, malgré toutes les instances des princesses pour le retenir.

Il ramena ses vaches hors du bois et trouva la servante qui l'attendait, comme d'ordinaire, assise sur une pierre, près de la brèche du mur. Il remarqua qu'elle était gaie et paraissait heureuse.

— Qu'avez-vous donc, lui demanda-t-il, pour être aujourd'hui si gaie, quand vous étiez si triste, hier?

— Comment, répondit-elle, vous ne connaissez donc pas la bonne nouvelle?

— Non, vraiment, dit-il, faisant l'ignorant, apprenez-moi-la, vite, cette bonne nouvelle.

— Tout le monde le sait, excepté vous : le serpent est mort et la princesse délivrée!

— Ah! vraiment? j'en suis bien aise. Et qui donc a tué le serpent et délivré la princesse? Le chevalier inconnu, sans doute?

— Hé! non, c'est un simple charbonnier, ce qui étonne tout le monde.

— Il y a vraiment de quoi être étonné, un charbonnier!... Mais comment, avec quelles armes a-t-il pu venir à bout d'un monstre si redoutable?

— Avec son fouet et son couteau, tout simplement, dit-il.

— C'est incroyable, il y a certainement quelque fourberie là-dessous.

Et, tout en causant ainsi, ils arrivèrent dans la cour du palais. Le roi, en voyant revenir Jean, vint à sa rencontre, radieux et lui annonça la bonne nouvelle; la princesse la lui confirma, à son tour.

— Comment, princesse, lui demanda-t-il, et c'est bien un charbonnier, comme on me l'assure, qui a tué le serpent, et cela avec son fouet et son couteau, tout simplement?

La princesse parut hésiter un moment et répondit pourtant oui, pour ne pas aller contre sa promesse, mais de manière à faire sentir qu'elle en savait plus qu'elle ne voulait dire.

— A présent, dit le roi à son vacher, tu n'iras plus avec les vaches au grand pré, car on les gardera à l'étable, pour les engraisser, et elles seront tuées pour les noces de ma fille avec celui qui a tué le serpent. Mais, comme tu es un bon serviteur, je te conserverai à la cour et te trouverai quelque emploi qui te conviendra mieux que celui de gardeur de vaches.

Et, à partir de ce moment, Jean n'eut d'autre occupation que de se promener et se divertir, selon ses goûts. Comme il plaisait au roi et encore plus à sa fille, ils l'emmenaient partout avec eux, dans leurs parties de plaisir et leurs voyages.

Quand les trois mois furent révolus, le charbonnier demanda au roi de faire procéder à son mariage avec sa fille. Le roi en parla à la princesse, qui répondit que rien ne pressait et qu'elle voulait attendre jusqu'à ce que l'an et le jour fussent révolus depuis sa délivrance, ajoutant qu'elle en avait, du reste, fait vœu et qu'elle ne voulait pas y manquer.

Le charbonnier, qu'on avait fait prince, sous le nom de prince Dubois, en fut très contrarié et rappela la promesse de la princesse de l'épouser, dans les trois mois qui suivraient sa délivrance. Le roi lui répondit qu'il ne voulait pas aller contre la volonté de sa fille, en pareille matière, et lui conseilla de faire comme lui et d'attendre.

Cependant la princesse se sentait de plus en plus attirée vers Jean; elle aimait à causer avec lui et on les voyait souvent ensemble. Un jour, Jean, enhardi par la familiarité qui régnait entre eux, la plaisantait sur son mariage projeté avec le prince Dubois.

— Oh! répondit-elle, si je ne me marie pas avant d'épouser ce charbonnier, je ne suis pas encore sur le point de me marier!

— A qui donc voudriez-vous vous marier, si ce n'est à celui vous a sauvé la vie?



— Tout juste, répondit-elle, à celui qui m'a sauvé la vie, mais ce n'est pas celui-là?

— Qui est-ce donc, le savez-vous?

— Tout ce que je sais, c'est que ses cheveux ressemblent beaucoup aux vôtres. Mon sauveur m'a, du reste, promis de venir me voir, chez mon père, dans un an et un jour après ma délivrance, et je l'attends, et alors seulement je saurai sûrement qui il est.

Cependant, le prince Dubois, trouvant mauvais le pied d'intimité sur lequel il voyait que vivaient la princesse et l'ancien vacher, s'en plaignit au roi et à la princesse et insista, de nouveau pour que le mariage fût célébré, sans autre délai. Mais, la princesse persistant à s'y opposer formellement, le roi lui répondit encore qu'il fallait se conformer à sa volonté.

Jean mangeait, à présent, à la table du roi, au bas de la table, et le prince Dubois était en haut, entre le roi et la princesse. Celle-ci avait les yeux constamment fixés sur Jean, et, ayant remarqué que, souvent, il se retirait seul, aussitôt le repas terminé, elle fut curieuse d'en connaître la cause, et, accompagnée d'une suivante, elle alla, un soir, regarder par le trou de la serrure de sa chambre et fut tout étonnée d'y voir un jeune prince aux beaux cheveux blonds et portant un beau manteau de la couleur de la fleur du poirier.

— Ah! s'écria-t-elle aussitôt, voilà celui qui a tué le serpent et m'a sauvé la vie!

Et tirant de sa poche une mèche de cheveux et le morceau qu'elle avait emporté du manteau couleur de la fleur du poirier que portait, le premier jour, le chevalier inconnu, elle constata qu'ils ressemblaient absolument aux cheveux et au manteau de ce beau prince, et le fit remarquer à sa suivante. — Plus de doute, pensa-t-elle, voilà bien mon sauveur. J'en avais bien le pressentiment; mais, à présent, j'ai la certitude.

Le jour suivant, aussitôt que Jean se fut retiré dans sa chambre, après le repas du soir, la princesse et sa suivante

allèrent encore regarder par le trou de la serrure, et le virent qui portait, cette fois, un manteau de la couleur de la fleur du pommier, et elles constatèrent que la princesse possédait encore un morceau de drap absolument semblable au tissu de ce manteau, et elles remarquèrent aussi qu'au côté droit de ce manteau il manquait un morceau de la même dimension que celui qu'elles avaient entre les mains.

— C'est là sûrement mon sauveur ! dit la princesse, et il faut que je le dise à mon père, qui croit toujours que c'est le charbonnier.

Elle le prévint, en effet, et le lendemain, dès que Jean se fut retiré, comme d'ordinaire, après le repas du soir, elle le conduisit à la porte de sa chambre, lui dit de regarder par le trou de la serrure, ce qu'il fit, et il vit, avec le plus grand étonnement, un beau prince portant sur ses épaules un superbe manteau couleur de la fleur de lande.

— Voyez, mon père, lui dit la princesse, ses beaux cheveux blonds, et remarquez aussi qu'il manque un morceau au côté droit de son manteau.

— Oui, répondit-il, il a de beaux cheveux blonds, et il manque un morceau au côté droit de son manteau.

Alors la princesse tira de sa poche une mèche de cheveux et le morceau du manteau couleur de la fleur de lande que portait le chevalier inconnu, dans son troisième combat contre le serpent, les mit sous les yeux de son père et lui dit :

— Voyez, à présent, mon père, si cette mèche de cheveux et ce morceau de drap ne ressemblent pas tout à fait aux cheveux et au manteau du prince.

Le roi les examina attentivement, regarda de nouveau par le trou de la serrure et répondit :

— Ils se ressemblent absolument, et il faut que ces cheveux aient été coupés sur la tête de ce jeune prince et que le morceau de drap provienne de son manteau. Mais, comment les possèdes-tu, ma fille ?

— Eh bien ! mon père, je les ai moi-même pris au chevalier inconnu qui combattit et tua le serpent, quand il me menait en croupe sur son cheval, à la caverne du monstre et m'en ramenait.

— Mais, alors, le vainqueur du serpent serait donc le garçon vacher et non le charbonnier.

— Comme vous le dites, mon père.

— Tout ceci demande à être éclairci.

Et ils se retirèrent là-dessus et allèrent se coucher.

Le roi songea, toute la nuit, à ce qu'il venait de voir et d'entendre et à la faute qu'il avait été sur le point de commettre en accordant légèrement la main de sa fille à un charbonnier, et la princesse rêva du beau chevalier, heureuse de le savoir si près d'elle.

Le lendemain, il y avait un grand dîner à la cour, et comme le terme fixé pour le mariage de la princesse était à la veille d'expirer, le prince Dubois voulait que le roi annonçât devant tous les convives, à la table du festin, son intention bien arrêtée de lui accorder la main de sa fille et fit connaître l'époque fixe du mariage.

— Je donnerai ma fille, dit le roi, à celui qui fera la preuve, devant tous les convives, que c'est lui qui a tué le serpent et délivré la princesse.

— Je ferai la preuve, répondit le prince Dubois.

Le festin fut magnifique, et les convives étaient nombreux. Toute la cour et les principaux dignitaires du royaume se trouvaient là. Vers la fin du repas, le prince Dubois demanda à faire la preuve que c'était bien lui qui avait tué le serpent et sauvé la vie à la princesse et que, par conséquent, son mariage avec celle-ci devait être célébré immédiatement, le délai demandé étant expiré.

Le roi le lui permit, persuadé que Jean, qui assistait aussi au repas, au bas de la table, protesterait et ferait la preuve que le véritable vainqueur du serpent était lui.

Alors, le prince Dubois alla chercher son sac, et fit rouler les sept têtes du serpent sur le pavé de la salle, en disant :

— Voilà mes preuves ! J'espère qu'elles sont bonnes et que personne ne pourra en produire de meilleures !

On examina les têtes et l'on reconnut, le roi lui-même, que c'étaient bien celles du serpent et que nul autre que celui qui l'avait tué ne pouvait les posséder, que, par conséquent, la récompense promise était due au prince Dubois.

Cependant, le roi et la princesse regardaient Jean, pour l'inviter à parler, à son tour. Mais, il ne dit mot, ce qui les contraria beaucoup. Le roi, voyant cela, reprit :

— Oui, voilà bien les têtes du serpent, mais, ma fille, avant de se marier, veut qu'on lui rapporte encore son anneau qu'elle a donné à son sauveur, et de plus, deux poires pareilles à celles-ci, qu'elle a reçues de lui.

Et le roi montra les poires aux convives, qui les firent circuler autour de la table.

Le prince Dubois murmura et témoigna son mécontentement ; mais il se mit pourtant, dès le lendemain, à la recherche de l'anneau et des poires et visita tous les bijoutiers et tous les jardiniers de Paris, où il fit provision d'anneaux et de poires.

Pendant ce temps, Jean descendit au jardin des géants et en rapporta deux poires pareilles à celles qu'il avait données à la princesse.

Au jour fixé pour faire la preuve, devant toute la cour, le prince Dubois produisit ses anneaux et ses poires. La princesse les examina et dit :

— Non, ce n'est pas cela.

Jean montra à son tour son anneau et ses poires, et la princesse les reconnut tout de suite pour être les véritables, et mettant la main sur l'épaule de Jean, elle dit :

— Voici celui qui a tué le serpent et m'a sauvé la vie, et c'est lui et pas un autre qui sera mon époux !

Le prince Dubois, furieux, dit :

— Des anneaux! des poires! De belles preuves, en vérité! et il courut chercher son sac, et le vida sur le pavé de la salle, en criant :

— Voilà des preuves sérieuses et telles que nul autre que moi ne pourra en produire!

— Oui, voilà bien les têtes du serpent, dit Jean, que tu as ramassées près de la caverne, où je les avais laissées; mais ces têtes avaient aussi des langues; où donc sont-elles ces langues? qu'on examine, et l'on verra que toutes les langues manquent.

L'on ouvrit les gueules du serpent et l'on constata qu'en effet aucune d'elles n'avait sa langue.

— Oui, où sont les langues? demanda le roi au prince Dubois.

Celui-ci, confondu, ne put répondre.

— Eh bien! reprit Jean, je vais vous les faire voir aussi, les langues.

Et il tira sept langues d'un petit sac, les mit dans les gueules du serpent et dit :

— Voyez, sire, ne sont-ce pas là les vraies langues du serpent? Je les avais coupées et emportées, après avoir tué le monstre, en laissant, comme trop lourdes, les têtes, que ramassa plus tard le charbonnier.

— Il y a encore d'autres preuves, dit à son tour la princesse.

Et montrant les mèches de cheveux et les morceaux coupés aux trois manteaux :

— Voyez si ces cheveux et ces morceaux de drap, que j'ai coupés sur la tête et sur les trois manteaux que portait mon sauveur, dans ses trois combats contre le serpent, ne ressemblent pas aux cheveux et aux manteaux que va vous faire voir le vrai vainqueur.

On rapprocha les mèches de cheveux de ceux de Jean, les morceaux de drap furent comparés aux tissus des manteaux, et l'on reconnut qu'ils étaient absolument semblables et qu'ils ne

pouvaient provenir d'ailleurs. Il n'y eut alors qu'une voix pour proclamer que le vainqueur du serpent était l'ancien garçon vacher et que le prince Dubois n'était qu'un imposteur effronté. Celui-ci essaya de fuir ; mais le roi dit :

— Qu'on arrête ce charbonnier et qu'on le jette en prison, en attendant qu'on ait le temps de s'occuper de lui et de le récompenser comme il le mérite !

Ce qui fut fait sur le champ <sup>1</sup>.

#### IV

Alors, tout s'expliqua clairement, et le mariage de l'ancien vacher avec la fille du roi fut arrêté.

Le roi dit en conséquence à Jean :

— Si tu as des parents que tu désires voir assister à ton mariage avec la princesse, dis-moi où ils sont, et je leur enverrai un courrier.

— Je n'ai plus de parents, répondit Jean, qu'une sœur qui demeure bien loin d'ici. Je me charge du reste de la prévenir et de l'amener par un courrier qui saura où la trouver et qui est plus rapide que les vôtres.

— Je ne le pense pas, répondit le roi, car j'ai dans mes écuries des chevaux qui n'ont pas leurs pareils pour la course.

— Mon courrier à moi, reprit Jean, est un chien, qui ne craint

1. Cet épisode du serpent et de la fille du roi me paraît être une interpolation dans la fable originale. On est, en effet, étonné, dans le combat contre le serpent, de ne pas voir intervenir les chiens, destinés à tirer le héros de toutes les mauvaises passes. C'est là, du reste, un des épisodes dont les conteurs usent et même abusent le plus ordinairement, quand l'intérêt de leur auditoire commence à languir, ou tout simplement pour allonger leurs récits, car on aime généralement les longs contes, qui durent toute une veillée ou davantage, et où les conteurs qui aiment à se donner carrière peuvent déployer toutes leurs ressources.

Ce tribut d'une jeune fille de sang royal dû périodiquement à un monstre, rappelle la fable grecque de Thésée et du Minotaure de Crète, et aussi un passage du roman de *Tristan*, qui n'est, du reste, qu'une amplification d'un lai ou conte breton.

aucun cheval à la course, et qui nous amènera promptement ma sœur, sur son dos.

— Comment, tu as un chien qui porte des personnes sur son dos, comme un cheval? Je voudrais bien le voir, pour le croire.

— J'en ai même trois, et vous allez les voir, dans un instant.

Jean donna trois coups de sifflet, et aussitôt les trois chiens arrivèrent, et ils le regardaient dans les yeux, comme pour lui dire : — Nous voici, maître; qu'y a-t-il pour votre service?

— Oh! les beaux chiens! ne put s'empêcher de crier le roi, en les voyant.

Et Jean lui dit leurs noms, en posant successivement sa main droite sur leurs têtes :

— Celui-ci s'appelle Brise-Tout, et il n'a pas son pareil pour la force; celui-ci est Passe-Partout, que rien n'arrête et qui pénètre partout où il veut, et celui-ci, qui a nom Plus-Vite-que-le-Vent, ne craint nul autre animal à la course. C'est lui que je vais charger de nous amener ma sœur.

Et parlant au chien :

— Allons! Plus-Vite-que-le-Vent, mon bon chien, va chercher ma sœur Jeanne, et amène-la ici, promptement.

Et le chien partit comme un trait.

Quand il arriva au château qu'habitait Jeanne avec son géant, elle était en train de le battre, avec un manche à balai, et le géant criait :

— Ah! méchante femme! Je voudrais que le diable t'emportât et que je ne te revisse plus jamais!

Plus-Vite-que-le-Vent entra, au moment où il prononçait ces mots. Il se jeta sur la méchante femme, la mit sur son dos et partit. Le géant, qui croyait que c'était le diable lui-même qui l'emportait, s'en réjouit et dit :

— Puissè-je ne jamais plus la revoir, la méchante!

Quand Jeanne arriva à la cour du roi, on l'y reçut comme on

aurait fait pour la fille d'un empereur. La reine lui délégua toute autorité sur les domestiques et tout le personnel du palais, et elle les menait durement, comme c'était son caractère.

On était au plus fort des préparatifs de la noce. Quand il fut question de dresser le lit des nouveaux mariés, la reine en chargea trois dames d'honneur, sous la direction de Jeanne.

Mais celle-ci dit :

— Laissez-moi m'en charger, seule, c'est mon frère bien-aimé, et personne ne saurait le traiter mieux que moi.

Et on la laissa seule. Elle commanda à un forgeron de lui fabriquer trois fourches de fer à pointes très aiguës, et elle les plaça sous les matelas, une en tête, une autre au milieu et la troisième au pied du lit, disposées de telle façon que les pointes, affleurant les matelas et dissimulées par un drap blanc étendu dessus, devaient, à la moindre pression, entrer dans le corps des nouveaux mariés.

Le jour des noces venu, il y eut un festin magnifique, suivi d'un bal superbe. Vers minuit, comme tout le monde dansait, au son de la musique, Jean et la princesse disparurent discrètement et se rendirent à leur chambre à coucher. Jean se mit le premier au lit; mais, dès qu'il s'y fut étendu, il poussa un cri de détresse, et expira aussitôt. La fourche du milieu lui avait traversé le cœur de part en part. La princesse poussa des cris de désespoir, appela au secours, et on accourut de tous côtés. Des médecins, qui étaient parmi les invités, vinrent aussi : mais hélas ! ils ne purent rien. Le pauvre Jean était bien mort. Les trois chiens eux-mêmes étaient accourus, et ils ne quittèrent pas un seul instant leur maître et le suivirent jusqu'au bord de la tombe. La désolation et le désordre régnaient partout dans le palais. On visita le lit, et on découvrit les fourches de fer. Qui pouvait être l'auteur d'un crime si abominable ? Qui avait préparé le lit ? La reine répondit que la sœur de Jean avait demandé qu'on lui confiât ce soin, à elle seule.



— Où est-elle?

On la chercha partout, mais en vain; elle avait disparu.

Le roi se rappela ce que Jean lui avait dit de ses chiens, et il dit à Passe-Partout :

— Passe-Partout, toi que rien n'arrête et qui pénètre, partout, cherche et amène-nous la coupable, celle qui est la cause de la mort de ton maître.

Et Passe-Partout partit aussitôt. Il trouva Jeanne, dans un grenier, où elle s'était retirée avec des provisions de bouche pour plusieurs jours, et l'amena de force devant le roi. Celui-ci, furieux, tira son épée, pour la tuer sur la place. Mais, il se retint et dit :

— Rendons d'abord les derniers devoirs à ce malheureux prince, puis, nous verrons comme nous devons punir un crime si abominable. Qu'on la jette en prison, en attendant.

Et on la mit en prison.

On fit à Jean des obsèques royales. On l'enterra dans l'église de Saint-Louis, à Paris, sous les pieds de la sainte Vierge, et les trois chiens, tristes et la tête basse, le suivirent jusqu'au tombeau, à la grande admiration de tous les assistants.

Quand la cérémonie fut terminée, chacun rentra chez soi. Mais, les trois chiens restèrent sur la tombe de leur maître, et on ne put les faire sortir de l'église. On en informa le roi, qui dit :

— Laissez-les, ces pauvres bêtes, qui aimaient si bien leur maître.

Et, la nuit venue, on ferma sur eux les portes de l'église.

On dit communément que la langue du chien est un bon médecin et qu'elle peut même ressusciter les morts, ce que ne font pas les meilleurs médecins. Restés seuls dans l'église, les chiens déterrèrent le cercueil, avec leurs pattes, en tirèrent le corps, et se mirent alors à le lécher avec leurs langues, tant et si bien qu'ils finirent par le ressusciter. Il se leva, se frotta les yeux, comme s'il sortait d'un profond sommeil, sortit de l'église, dont

Brise-Tout ouvrit la porte, d'un coup de patte, et se dirigea vers le palais du roi, suivi de ses trois chiens, un peu avant que le jour parût. Pendant le trajet, les chiens lui parlèrent de la sorte :

— Vous avez été mort, maître, tué par trahison, et nous sommes parvenus à vous ramener à la vie, et, aujourd'hui, vos épreuves sont terminées. Mais, à présent, il faut que vous nous mettiez aussi à mort. . .

— Moi, vous mettre à mort, après que vous m'avez si souvent sauvé la vie ! Je ne ferai jamais cela !

— Il faut pourtant nous séparer, pour un moment, par la mort ; mais, ne craignez rien, c'est pour votre bien et pour le nôtre, et nous nous retrouverons encore réunis, et sans tarder. Tenez, voilà un sabre, avec lequel vous nous couperez le cou.

Et Brise-Tout lui présenta un sabre et continua ainsi :

— Quand nous serons morts, vous couperez nos corps en menus morceaux, puis les jetterez dans une vieille carrière abandonnée, qui est ici près, parmi les ronces et les épines. Vous répandrez dessus la poudre contenue dans ce sac, — et Passe-Partout lui présenta un petit sac rempli de poudre, — puis, vous nous laisserez là, dans cet état, et vous retournerez auprès de votre femme et de son père, qui sont inconsolables de votre perte.

Tout cela parut bien étrange à Jean. Mais, il avait déjà vu tant de choses merveilleuses, et sa confiance dans ses chiens était si grande, qu'il leur obéit. Il leur coupa le cou, les hacha en menus morceaux, vida dessus le sac contenant de la poudre, et jeta le tout dans la vieille carrière abandonnée, parmi les ronces et les épines. Puis, il continua sa route vers le palais du roi, seul, triste et rêveur.

Mais, à peine avait-il fait quelques pas, qu'il sentit une main se poser sur son épaule droite. Il se détourna vivement et fut étonné de se trouver en présence de trois jeunes seigneurs de bonne mine, qu'il ne connaissait pas. Et ils lui dirent :

— Bonjour, maître : pourquoi êtes-vous si triste ?

Ce mot de maître l'étonna. Il répondit :

— J'avais trois chiens, les meilleurs qui fussent au monde, et qui m'avaient rendu les plus grands services, et je les ai tués, de mes propres mains. Et voilà pourquoi je suis triste, et je ne m'en consolerais jamais.

— Rassurez-vous, pourtant, car le mal n'est pas aussi grand que vous le croyez ; vous les retrouverez bientôt.

— Et comment voulez-vous que je les retrouve, puisque je les ai tués moi-même et hachés en menus morceaux ?

— Mais, rappelez-vous donc que vous-même vous avez été mort, tué par trahison, et vous voici pourtant encore en vie, et bien portant.

— C'est vrai. Ah ! s'il en pouvait être ainsi de mes pauvres chiens !

— Oui, et c'est nous-mêmes vos trois chiens, Brise-Tout, Passe-Partout et Plus-Vite-que-le-Vent, qui vous avons accompagné et secouru, dans vos aventures périlleuses. Nous sommes trois princes, fils de rois, qui avons été métamorphosés en chiens, par la mère des géants du château d'or, pour avoir tenté de délivrer les princesses qu'ils détenaient captives. Vous avez été plus heureux que nous, et vous avez délivré et les princesses et nous-mêmes <sup>1</sup>.

Ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, en pleurant de joie de s'être retrouvés, et Jean invita les trois princes à l'accompagner au palais du roi.

1. J'ai publié une autre version moins développée de ce conte, sous le titre de *L'homme aux deux chiens*, dans mon petit volume de *Contes bretons* (Th. Claret, Quimperlé, 1870). Là, en effet, les chiens ne sont que deux et se nomment Brise-Fer et Sans-Pareil. Au dénouement, les chiens redeviennent aussi des hommes et nous apprennent qu'ils sont le père et la mère du héros, et que Dieu leur a permis de venir, sous cette forme, assister leur fils, dans ses aventures périlleuses. Là aussi, on nous laisse ignorer qui est le personnage mystérieux qui échange ses chiens contre un agneau ou une chèvre. C'est peut-être le bon ange du héros, ou le bon Dieu lui-même, car il est évident que la fable, païenne à l'origine, a été christianisée.

Mais, pendant qu'ils s'y rendent, voyons ce qui se passe dans l'église où Jean avait été enterré, et aussi à la cour.

Quand le sacristain pénétra, le lendemain matin, dans l'église, pour sonner l'*Angelus*, il fut étonné de trouver la porte forcée, la tombe ouverte, le mort disparu de son cercueil et les chiens partis. Il alla, en toute hâte, en instruire le roi et la princesse. Celle-ci, à cette nouvelle, remplit le palais de ses lamentations, criant : — Ah ! je suis la femme la plus malheureuse du monde, moi qui perds mon mari deux fois, et en vie et après sa mort!...

Pendant qu'elle se lamentait ainsi, Jean entra tout à coup et courut l'embrasser, et les larmes et les cris de douleur furent aussitôt changés en cris et en démonstrations de joie et de bonheur.

Jean présenta les trois princes au roi et à la princesse, leur expliqua les grands services qu'ils lui avaient rendus, sous la forme de chiens, et ils en reçurent le meilleur accueil. Il fut décidé que le mariage de Jean avec la princesse serait célébré de nouveau, et qu'il y aurait même quatre mariages, au lieu d'un, le même jour, et voici comment : Jean proposa aux trois princes, pour reconnaître les services qu'ils lui avaient rendus, de les marier aux trois princesses du château d'or, ce qu'ils acceptèrent avec empressement.

On alla alors, en grande pompe, visiter les princesses en leur château, et leur faire part de l'arrangement convenu. Elles auraient toutes préféré épouser Jean ; mais, ne le pouvant pas, elles acceptèrent volontiers les trois princes qu'on leur proposait, et qui, du reste, étaient de forts beaux partis, de toutes les façons.

On revint donc à Paris, avec les trois princesses, à qui il fut fait une belle réception, et on fixa le jour de la cérémonie des quatre mariages.

En attendant cet heureux jour, le roi voulut régler l'affaire du charbonnier et de Jeanne. Il les fit sortir de prison, pour paraître

devant toute la cour assemblée, et surtout devant Jean et les trois princes, constitués en tribunal pour les juger.

— Voilà vos juges, leur dit le roi; à eux, qui ont tant souffert par vous, il appartient de prononcer votre sentence et de choisir la peine à laquelle ils voudront vous condamner, pour vos trahisons abominables. Comme ils diront il sera fait.

Jean était le président du tribunal.

— A quelle peine les condamnerons-nous! demanda-t-il aux trois princes.

— A la mort! répondirent ceux-ci, d'une seule voix.

— Bien; mais, à quel genre de mort?

— Il faut les précipiter dans le puits de l'enfer, où votre sœur vous a fait précipiter vous-même par la sorcière mère de son géant, et d'où nous vous avons retiré. Nous verrons bien s'ils s'en tireront aussi, eux.

— Qu'ils soient donc précipités dans l'enfer! dit le roi.

Aussitôt le jugement rendu, on lia l'un contre l'autre le charbonnier et Jeanne, et on les mena au puits de l'enfer, où on les précipita, et ils doivent y être encore, car je n'ai pas entendu dire qu'ils en soient revenus.

On célébra ensuite les quatre mariages, le même jour, et tout Paris était en liesse.

Il y eut, à cette occasion, pendant un mois entier, des fêtes et des festins continuels, comme je n'en ai jamais vus... que dans mes rêves.

Conté en breton par François THÉPAUT, garçon  
boulangier, né à Botsorhel (Finistère).

Recueilli et traduit, en janvier 1890, par  
F.-M. LUZEL.

---